LARMES AU BORD DE LA MÉMOIRE

Récits de vie et témoignages de la guerre syrienne

Ebrahim Mahfoud

LARMES AU BORD DE LA MÉMOIRE

Mentions de droits d'auteur

© Ebrahim Mahfoud, 2025

Cet ouvrage est diffusé gratuitement.
Il peut être téléchargé, partagé et utilisé à des fins personnelles, éducatives ou de recherche, à condition que le nom de l'auteur soit clairement mentionné.

Toute citation partielle ou intégrale est autorisée à condition d'en indiquer la source comme suit :
Ebrahim Mahfoud, Larmes au bord de la mémoire.

Toute utilisation commerciale, modification du contenu ou publication sous un autre nom est strictement interdite sans l'accord écrit préalable de l'auteur.

Les témoignages contenus dans ce livre appartiennent à leurs témoins.
Le présent ouvrage est la propriété intellectuelle de son auteur.

Les photographies contenues dans cet ouvrage sont strictement protégées par le droit d'auteur.
Toute reproduction, diffusion, modification ou utilisation des images, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur.

Contact auteur :
ibrahimmahfod77@gmail.com

Dédicace

À la veuve pauvre, qui a tissé de la perte une noblesse,
À celle qui m'a appris que la vraie richesse est de se tenir nu du côté de la justice.
À celle qui attend mon retour, les yeux pleins de larmes de lumière et de feu...
À ma mère.

À Obeida Al-Rakkad,
mon ami qui m'a sauvé au prix de sa vie,
et qui est devenu un numéro parmi les centaines de milliers de morts sous la torture dans les prisons du tyran.
À ma famille belge, qui m'a offert une patrie lorsque la mienne s'est brisée —
Marina, Anouk, Nadine, Elli, Jean-François, Lionel, Astrid, Victoria.
À chaque mère qui attend le retour de celui qui ne reviendra plus,
à chaque famille qui a saigné en silence et qui est restée debout.
À ma sœur, qui a enterré son cœur avec son fils sans fléchir,
et qui est devenue mère d'une absence insupportable.
Et à son fils, notre martyr…
Sa voix n'était pas forte, mais son sang est devenu un cri éternel.
Ce livre est une larme versée sur la mémoire,
l'écho de votre douleur… et la promesse de ne jamais oublier.

Remerciements

Ce livre n'aurait jamais vu le jour sans l'aide précieuse de

Anouk Van Gestel et Jean-François Dumont

Je ne maîtrise pas la langue française, et je ne la maîtrise toujours pas aujourd'hui. Ils ont été pour moi bien plus que des traducteurs ou des relecteurs : ils ont été ma compréhension de cette langue, mon appui et ma confiance pour oser écrire et transmettre ces récits.

C'est eux qui m'ont donné l'espoir que ce livre pouvait exister, malgré mes limites linguistiques. Leur foi en ce projet a précédé la mienne. Ils ont été une force discrète mais essentielle, un encouragement constant, et l'une des bases sur lesquelles cette œuvre a pu naître.

Grâce à leur patience, leur sensibilité et leur respect profond des histoires racontées, mes mots ont pu traverser une autre langue sans perdre leur âme.

Je leur adresse une reconnaissance sincère pour leur générosité, leur engagement et pour m'avoir donné le courage de croire que ce livre était possible.

Préface

Que savons-nous des guerres ?
Sur nos écrans, elles exposent les images vues cent fois d'hommes en armes, de ruines, et de civils éplorés. Passées au gaufrier des formats médiatiques, toutes les guerres se ressemblent, distinguées seulement par l'analyse des experts et l'écho des pourparlers.
Mais la guerre des civils ? Leurs peurs atroces, leurs souffrances au plus profond de la chair, leursdéchirements à perpétuité ?

Journaliste, photographe, réalisateur, Ebrahim Mahfoud a rencontré longuement quelques-uns de ses compatriotes syriens, survivants d'un conflit qui tua un demi-million de personnes, dura treize ans, et ne s'acheva que fin 2024 avec la fuite de Bachar El-Assad.

Ebrahim a écouté ces témoins avec son cœur, sa sensibilité et sa générosité. Journaliste, il assume pleinement l'empathie avec ses confidents. Il est l'un des leurs, non seulement par la nationalité, mais aussi parce que, rebelle à l'autorité d'un régime ivre de brutalité, il a connu en prison la violence faite aux corps et aux âmes – un mot qui revient souvent sous sa plume.
L'âme, cette part invisible de nous-mêmes, Ebrahim l'explore avec une infinie délicatesse du regard comme de l'écriture. Ceux qui connaissent le travail photographique de l'auteur n'en seront pas étonnés, la poésie affleure parfois de ses récits de douleurs et d'atrocités.

Cet ouvrage livre à nos consciences et à l'Histoire une trace indispensable. Comment, sinon, connaître les guerres si l'on ne ressent rien de la souffrance de celles et ceux qui ne l'ont pas voulue ? En ce sens, le travail d'Ebrahim, aujourd'hui réfugié en Belgique, fait utilement œuvre de mémoire et de dénonciation au procès de la barbarie. Nul besoin de procureur ici. Les témoignages dont on lira la cruelle vérité sont autant de réquisitoires d'une force inouïe.

Jean-François Dumont
Fondateur de l'association En-GAJE,
Groupe d'Aide aux Journalistes Exilés

INTRODUCTION

Dans ces instants où les frontières entre la vie et la mort s'effacent, où l'homme devient un simple numéro dans un registre oublié, les mots prennent leur véritable sens. À la prison de Tadmor, où les corps sont écrasés et l'âme torturée dans un silence accablant, ma mémoire s'est fondue dans ces murs que je croyais ne jamais quitter. Mais dans des prisons plus cruelles encore, dans une guerre où des villes disparaissent et où les êtres humains sont dispersés comme des poussières dans un désert indifférent, la survie devient une illusion.

Nous avons survécu, oui, mais pas comme les vivants d'avant la guerre. Nous sommes revenus, porteurs de souvenirs indélébiles, dont les identités se dissolvent pour se retrouver entre la peur et l'espoir. Mon histoire est l'une de celles qui ne finiront jamais, tissées par les fils de la guerre, vidées de leurs rêves, puis redéfinies pour témoigner de l'indicible.

Dans ce livre, mon expérience personnelle à la prison de Tadmor se mêle aux témoignages de quatre hommes et femmes ayant traversé les horreurs de la guerre syrienne. Nous sommes ceux qui ont échappé à la mort, mais y avons vraiment survécu ? Ou bien la mort attendait-elle de nous prendre un morceau d'âme ? Les récits que vous allez lire sont le témoignage de cette guerre qui a déchiré une nation, mais aussi de ceux qui ont tenté de vivre parmi les ruines. Ce sont des derniers messages des survivants, ceux qui ont porté sur leurs épaules le poids des souvenirs impossibles à effacer.

Dans ces pages, vous ne trouverez pas un récit froid ni des informations neutres. Ces mots sont des cris vivants des blessés du temps et de l'espace, la mémoire qui refuse de mourir. Venez avec nous, lisez entre les lignes, et vous comprendrez que survivre ne signifie pas vivre, mais simplement rester là, au milieu des décombres, sans fin.

Chapitre 1 : Enfers carcéraux

Dans les geôles du régime syrien

Le récit « Dans les geôles du régime syrien » a été sélectionné dans la shortlist du True Story Award 2024.

Dans les geôles du régime syrien

1

La fête dont nous sommes les cadeaux

Je me souviens encore du premier jour où je suis arrivé dans cette prison du désert syrien. Nous étions environ 40 prisonniers entassés dans une voiture nous transportant de la prison de Homs à la prison militaire de Palmyre. En cours de route, certains chuchotaient sur la réception qui serait organisée pour nous accueillir. Nous savions encore que cette fête était pour les geôliers et les bourreaux où nous ne serions que des cadeaux.

Certains prisonniers donnaient des conseils pour soulager la douleur qui allait nous submerger pendant la torture: « Ne regardez pas le geôlier dans les yeux – lorsque la douleur atteint son paroxysme, chantez l'hymne du parti « Le parti au pouvoir en Syrie », cela obligera le geôlier à arrêter de vous battre jusqu'à ce que vous ayez fini l'hymne- Ne retirez pas vos mains de vos testicules lorsque vous êtes à l'intérieur de la roue, afin de ne pas perdre votre capacité à avoir des enfants ». Le bruit des rires s'éleva, la voiture s'arrêta brusquement, la grande porte de fer s'ouvrit. Le geôlier est apparu portant un fouet de câbles électriques et a commencé à battre et à donner des coups de pied aux corps presque nus des prisonniers. Il criait avec colère : « Vous riez, fils de putes ? Ce sera votre dernier rire! ». Il n'a pas arrêté de nous battre jusqu'à ce que l'officier responsable lui ordonne d'arrêter.

Avant que la voiture ne reparte, les gardes ont fermé toutes les vitres en fer, même celle de la porte de la voiture, de sorte que le jour se transforme en nuit. Quelques minutes seulement se sont écoulées avant que nous nous sentions étouffer. Certains ont perdu connaissance, le moment était comme une exécution de masse. Nous avons commencé à crier et à implorer d'ouvrir les fenêtres. La voiture s'est arrêtée de nouveau. Le geôlier est monté dans la voiture et a marché sur la tête et le corps des prisonniers jusqu'à ce qu'il atteigne pour les battre ceux qui avaient perdu connaissance. La scène était terrifiante. Lorsque le fouet tombait sur le corps, la chair gonflait de 2 cm, et après le deuxième coup de fouet, elle était arrachée.

J'ai essayé de protéger de mes propres mains un jeune homme au corps élancé et à la carrure faible, et j'ai reçu deux fois plus de coups

que le jeune homme, le geôlier considérant que je défiais les ordres de son commandant. Cela ne s'est pas arrêté à moi seul ; tous les prisonniers ont reçu une part des coups, et ce n'était que le début de la réception.

Le supplice du pneu

Quand nous sommes arrivés à la prison, nous nous sommes alignés sous un arc en plein cintre et ils nous ont ordonné de nous déshabiller complètement pour être fouillés. Tout ce à quoi je pouvais penser était : pourquoi les geôliers portent-ils des épées noires brodées de mots blancs que je ne sais pas lire ?

Des pneus ont été placés au milieu de la place, et les bourreaux ont commencé à trier les prisonniers par lots, cinq dans chaque lot, et à les mettre à l'intérieur des pneus (le prisonnier insère ses pieds jusqu'aux cuisses dans la roue, puis il entre sa tête et ses épaules, tourne la roue sur le sol, de sorte que la tête soit entre les genoux et les pieds levés vers le ciel). Deux anciens prisonniers travaillaient avec la police pour stabiliser les pieds du prisonnier avec une corde attachée à un bâton d'environ un mètre de long que l'on nomme « Al Qaris ». *Le couloir* (nom donné aux prisonniers auxiliaires de police) commençait à enrouler la corde autour des chevilles du prisonnier jusqu'à briser presque l'os, car la corde transperçait la chair. Le premier cri fusait toujours lorsque la corde était enroulée ainsi. Deux geôliers tenant deux épées commençaient à frapper les pieds du prisonnier, chacun sur un pied et de manière coordonnée. Quand le fouet tombait sur le pied droit, l'autre fouet était haut dans les airs, et vice versa. Les épées n'étaient rien d'autre que des morceaux de gros pneus conçus en forme d'épée, sur chacun desquels était écrite une phrase ou un mot prononcé par les prisonniers au moment de la torture, tels que : « Oh ma mère – oh mon père – oh Dieu – oh Muhammad… » Chaque fois que le prisonnier hurlait quelque chose, le bourreau remplaçait son fouet par le fouet du nom ou de la phrase prononcés.

Aucun des conseils que j'ai entendus dans la voiture n'a aidé à soulager la douleur. Plus l'hymne du parti au pouvoir était chanté, plus les passages à tabac et les tortures se produisaient.

Le geôlier avait l'intention de me laisser le dernier de la fête, afin que je

puisse voir et entendre ce qui se passait en pleine conscience. Le couloir m'a tiré vers le pneu pendant que les policiers riaient bruyamment en scandant : « C'est le dessert ». Je pensais à ces lettres d'amour que le policier avait déchirées sous mes yeux alors qu'il me giflait et se moquait de l'histoire qu'elles racontaient. Je ne pourrai plus jamais sentir le parfum du jasmin de ces lettres, mais je me souviens encore des détails du visage de mon amour comme s'il était devant moi ; même si notre dernière rencontre remontait à quatre longs mois. J'essayais de rêver de ma petite amie pour m'éloigner de l'enfer dans lequel j'étais… Je ne me suis même pas rendu compte quand Le couloir m'a mis dans la roue ; j'essayais d'être dans un autre monde. Mon premier cri a atteint le ciel quand mes pieds ont été fixés à « Al Qaris ».

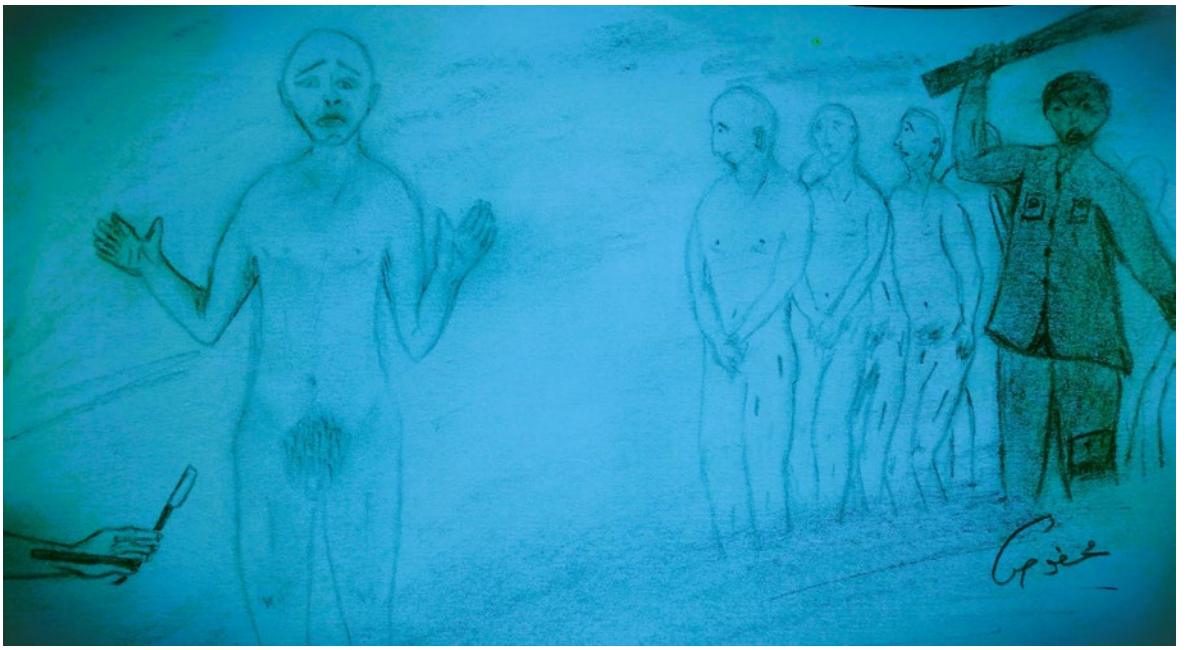
« Sois courageux »

Je me suis évanoui deux fois pendant ces minutes. Je ne sais pas comment je me suis réveillé, mais la douleur était trop difficile à décrire. Il n'y a rien de tel du tout, ou, du moins, c'est ce que je pensais. A chaque coup de fouet sur mes pieds, je sentais que ma tête allait exploser, j'essayais de m'échapper loin de la douleur en me réfugiant dans mon imagination. Je crois que j'ai passé ainsi quelques secondes. Ce sont les secondes où j'étais dans le coma. Ils ont terminé leur fête après que mes pieds se soient fissurés et qu'une tache de sang se soit formée sous moi. Le couloir m'a traîné près du robinet d'eau. J'étais presque inconscient. Ou, plus précisément, j'étais entre la vie et la mort. Ils ont versé de l'eau froide sur moi. C'était la plus grande douleur, comme si un courant électrique de haute puissance traversait mon corps. Je jure que j'ai entendu mon cœur battre dans ma tête. Je me suis réveillé dans une grande cellule avec une douleur aux pieds, qui étaient recouverts d'une serviette humide. Un jeune homme costaud était assis près de ma tête en souriant. Sarcastique, il s'est moqué de moi : « Lève-toi, sois courageux, seuls les hommes vont en prison » Puis il a regardé le trou dans le plafond de la cellule et a dit en riant : « S'il vous plaît, faites-nous sortir ».

Dans les geôles du régime syrien

2

Humilier et frapper les corps pour tuer la volonté



Malgré l'horreur des photos divulguées de 11 000 prisonniers tués sous la torture dans les prisons du régime d'Assad (photos César https://www.google.com/) et avec toutes ces cicatrices, blessures et traces de torture, je n'ai pas été affecté comme tout le monde. Pour moi et beaucoup d'autres comme moi, mourir sous la torture signifie que vous n'avez pas vécu le pire. Seuls ceux qui ont vécu des moments de torture dans ces sous-sols humides et pourris comprendront ce que je veux dire.

L'épreuve du rasage du pubis

Quand un fouet frappe un corps nu, la douleur qu'il provoque est souvent plus facile à supporter qu'un acte que vous jugez scandaleux. Je me souviens de la première fois où j'ai atteint la sixième cour. Là, il y a un endroit pour le rasage du pubis des prisonniers. Nous avions l'habitude de nous déshabiller avant d'arriver à la prison du désert de Palmyre, mais nous n'avions pas l'habitude de lever la main et de laisser le geôlier s'amuser à nous torturer avec des mots obscènes si le prisonnier a un petit pénis. Ou à frapper la zone sensible avec un fil électrique s'il a un gros pénis.

Nous sommes arrivés dans la cour complètement nus, faisant la file pour le rasage du pubis. Le temps était très froid et c'était encore le matin lorsque le geôlier a commencé à fouetter nos corps après que nous avons mis nos mains pour couvrir nos zones sensibles. Ses paroles et ses malédictions étaient plus dures que la douleur d'un fouet qui déchire notre chair tendre. Malgré toute la douleur, beaucoup d'entre nous ont continué à couvrir nos zones sensibles, refusant de nous soumettre aux ordres des geôliers. Le dilemme dure quelques instants : couvrir notre sexe – geste naturel conforme à nos coutumes et traditions – ou subir le fouet sur les fesses, les cuisses et le dos. Mais les coutumes, traditions et même religion s'estompent petit à petit à mesure que vous assistez au rasage du pubis.

Plus tard, personne ne prendrait la peine de couvrir sa partie intime, et demander au barbier de raser autant que possible cette zone serait la norme. Certains des prisonniers riches (ils avaient des paquets de cigarettes étrangers) ont même payé un pot-de-vin pour cela.

C’est exactement ce que j’ai fait le plus souvent. Mais à cette époque je n’avais pas de cigarettes, je ne fumais même pas encore. J’étais faible et j’avais encore besoin d’aide pour marcher, mes pieds étaient toujours enflés et fissurés. Mais mes blessures ne m’ont pas dispensé de recevoir beaucoup de coups sur le dos, les fesses et les testicules. Le défi le plus difficile était de ne pas crier à haute voix car alors le geôlier continue de frapper plus fort.

Quand mon tour est venu d’être rasé, le barbier n’a pas changé la lame. Je lui ai demandé de la changer, il m’a regardé avec étonnement et s’est mordu la lèvre inférieure pour me conseiller de me taire. Je n’ai pas compris son signe, j’ai regardé l’un des gardiens et je lui en ai parlé. Il a éclaté de rire et appelé les autres gardiens pour leur raconter l’histoire. Ce fut le moment le plus dur de ma vie. Le geôlier a demandé au barbier de finir de me raser en dix secondes, sinon il serait battu et enfermé dans la cellule d’isolement. Vous pouvez imaginer ce que j’ai ressenti lorsque le barbier a commencé à travailler sans mettre d’eau sur les poils, et avec une lame utilisée pour raser des dizaines de prisonniers avant moi. Ce dont je me souviens à ce moment-là, ce sont les pleurs de nombreux prisonniers quand ils ont vu ce qui m’était arrivé, et ils ont entendu mes cris, qui, je pense, avaient atteint les monuments de Palmyre à plusieurs kilomètres de la prison. Les blessures laissées par le barbier sur ma zone sensible m’ont fait souffrir pendant de longs mois.

Les poux et les coups

Cependant, j’ai eu plus de chance que certains prisonniers qui souffraient d’avoir des poux. Et j’ai été témoin de ce qui est arrivé à un prisonnier infecté par des poux. À l’heure du déjeuner, il a été emmené dans la troisième cour, la plus grande de la prison. Là, il fut allongé complètement nu sur le ventre, et contraint de lever les fesses pour que deux autres détenus puissent chercher des poux entre ses fesses. Pendant ce temps, le geôlier forçait les prisonniers dans la cour à frapper le prisonnier. De plus, les geôliers continuaient à le frapper sur les fesses avec un fouet chaque fois qu’ils s’ennuyaient.

Un de mes amis qui a vécu cette dure expérience m’a dit que tous les coups et les gifles ne sont rien comparés à la blessure psychologique

infligée par ce traitement. Il m'a dit qu'il avait perdu confiance en lui et qu'il faisait des cauchemars sur sa virilité. Je peux le comprendre, et je sais que toutes ces punitions n'étaient rien d'autre qu'une politique systématique pour transformer les prisonniers en personnes sans leur volonté. Juste des numéros dans les registres de l'histoire noire sous le règne de la famille Assad.

Dans les geôles du régime syrien

3
Le cancer incurable des souvenirs

Malheureusement, les souvenirs ne peuvent pas être considérés comme une tumeur qu'un médecin pourrait enlever, ou comme une maladie à soigner. Les souvenirs sont comme un cancer qui se propage à toutes les parties du cerveau et ne peut pas être arrêté. La seule solution est de l'affronter avec un peu de courage, raconter ses histoires peut être une dose de morphine qui apaise la douleur même un court instant.

Tuer pour le plaisir

En ce matin froid, nous étions assis dans la sixième cour de la prison de Palmyre, près des murs d'une des cellules. Nous étendions nos corps au soleil, comme si nous étions des hirondelles sur un fil électrique. C'est la seule heure où nous étions autorisés à rester hors de la cellule. Devant nous, des prisonniers d'une des cellules de « Al-Wazzawiz » passaient (Al-Wazzawiz, le nom donné aux jeunes et beaux prisonniers, car ces garçons sont utilisés comme domestiques pour répondre aux besoins des policiers et des bourreaux). Ils étaient nus et se dirigeaient vers les bains dans une longue file. Parmi ces corps élancés, j'ai vu « Mohammed », le jeune homme maigre que j'ai essayé de protéger dans la voiture de transport de prisonniers le jour où nous sommes arrivés dans cette prison humide et pourrie. Mohammad me regarda avec des yeux enfoncés et dessina un large sourire sur ses lèvres craquelées. Son visage était très fin. Quant à son corps, on peut dire qu'il s'agissait d'une momie vivante. Mohammad essayait de courir à pas courts et déséquilibrés pour se rattraper dans la file, mais il était si faible qu'il pouvait à peine marcher. Il courait partout comme un ivrogne. Deux de ses codétenus ont tenté de l'aider, mais le fouet du gardien les a forcés à partir et l'a laissé face au gardien et aux insultes. Le fouet a mangé ce qui restait du dos et des fesses de Mohammad.

Les cris de Mohammad se sont arrêtés après que le geôlier lui ait donné un coup de pied dans l'estomac et les testicules. Le sang couvrait la majeure partie de son corps allongé sur le sol sans aucune réaction aux coups du geôlier. Celui-ci a crié « couloir. » Les deux grands prisonniers (Le couloir) sont venus et ont porté Mohammad et sont allés aux bains. Cela n'a pas pris plus d'une minute ou deux jusqu'à ce que le couloir revienne, traînant Mohammad à travers la cour de la prison jusqu'à la cour de police, là où se trouve le seul point médical de la prison. Là où Mohammad a disparu à jamais.

Je ne pouvais pas croire à ce moment-là que Mohammad avait été tué, même si tous ceux qui étaient près de moi chuchotaient les prières récitées sur les morts. Je ne pouvais pas le croire, d'autant plus que le geôlier qui a battu Mohammad est revenu au troisième carré où nous étions assis, avec une pomme à la main. Il la mangea avidement et gloussa bruyamment. Comment une personne peut-elle tuer une personne innocente et rester indifférente ? Comment un geôlier peut-il être humain ?

Le geôlier demandait aux prisonniers de venir à lui pour prendre la pomme. Et quand ils arrivaient, il les giflait et leur donnait des coups de pied. Il a essayé de nous torturer juste en regardant des pommes. Les fruits sont interdits aux prisonniers, ainsi que de nombreuses sortes de fruits et légumes, et même les plats traditionnels syriens étaient interdits en prison.

Quand le rêve du prisonnier est le petit-déjeuner

Mon ami Yassine m'a dit à l'époque qu'il ne se souvenait plus du goût des pommes et du reste des fruits, et qu'il ne s'en souciait pas du tout, tout ce qui lui importait était «fattah halawa (petit-déjeuner)». Il m'a dit alors qu'il avait passé cinq ans dans cette prison froide. Cinq ans pendant lesquels il ne s'est jamais senti rassasié. Et chaque nuit, il se recroquevilla sur lui-même et sourit, les lèvres craquelées, sous la couverture de laine militaire qui s'effilochait comme son cœur. Il rêvait les yeux ouverts. Il est dans le jardin de la maison, assis sur sa vieille chaise en bois. Il tient un bâton dans sa main qui soulève une théière est placée au-dessus d'un poêle à bois. Les mains de sa mère coupent le pain en bouchées sur la table basse en bois. La silhouette d'une femme tenant une bonbonnière est en fait sa femme. Mais il a oublié les détails de son visage, car il n'a vécu que dix-neuf jours avec elle après leur mariage. Avant qu'il ne soit traîné dans cet endroit vide, où résonnent de grands cris dans l'espace désertique).

Il m'a dit que toutes les nuits il rêvait de Fatteh Halawa . Et grâce à l'image du visage de sa mère, il imaginait que le repas devenait délicieux. Je me souviens encore du mouvement de ses mains après avoir fermé les yeux et savouré le goût comme s'il mangeait à ce moment-là. Comment le petit-déjeuner peut-il être le rêve de quelqu'un ? » Fatteh Halawa » est le repas qui est préparé quotidiennement à la prison mi-

litaire de Palmyre. Une demi-tasse de ce qui ressemble à du thé froid, une cuillère à café de sucreries syriennes. On dirait une alimentation animale, mais avec un goût sucré. Un petit pain et trois olives amères. Le pain est coupé en petites bouchées, une cuillerée de douceur y est ajoutée, puis le thé est versé. Les matériaux sont bien mélangés jusqu'à ce qu'ils prennent leur forme finale, qui ressemble un peu au « vomissement d'un vieil homme ». Les olives restent sous le nom de «le dessert ». Cinq ou six personnes préparent le repas puis le mangent. Chacun à notre tour, nous prenons une bouchée. De nombreux prisonniers préfèrent vingt coups de fouets aux pieds et sur le corps en échange d'une bouchée de plus que le reste des participants au repas. Vous échangez cette bouchée contre une séance de torture qui peut durer dix minutes.

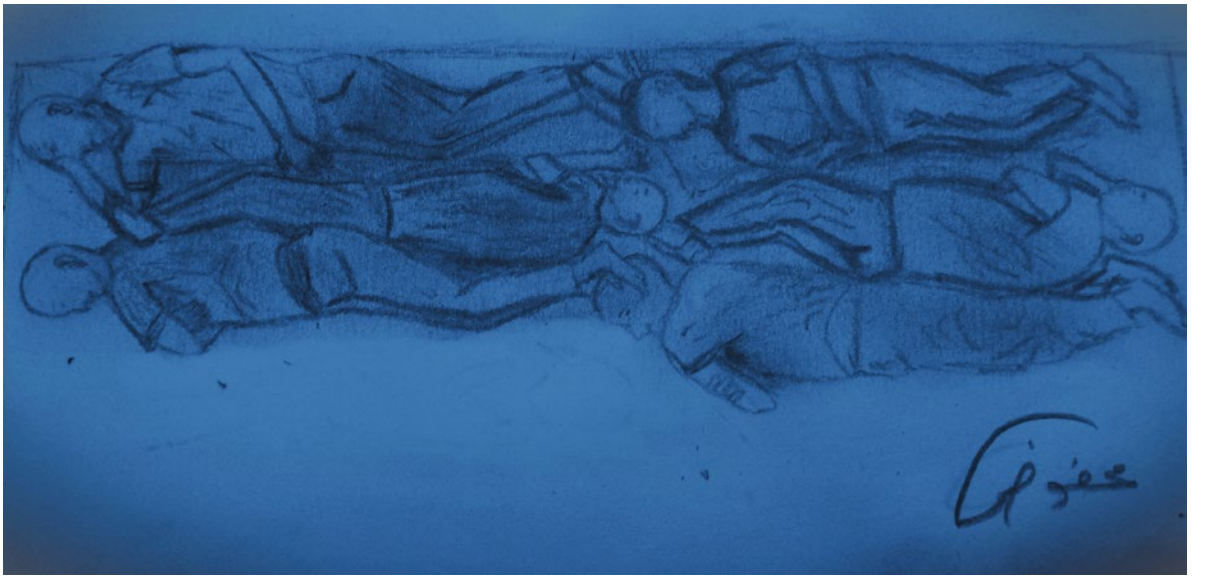
Dix minutes

Dix minutes, c'est le temps que j'ai passé à écouter l'histoire de mon ami, Dix minutes ont suffi pour oublier Mohammad, tué sous mes yeux. Et je n'ai pas bougé. Dix minutes dans la troisième cour de la prison avaient tracé le cours de ma vie restante. Dix minutes ont suffi pour implanter dans mon esprit le cancer incurable des souvenirs.

Dans les geôles du régime syrien

4

La torture pour changer la nature humaine



La cellule dans laquelle j'étais enfermé comprenait trois pièces intérieures avec de hauts murs et une fenêtre circulaire au plafond de chacune des pièces permettant ainsi aux gardiens de nuit de surveiller les mouvements de chacun des prisonniers. La superficie d'une cellule était d'environ 16 m2, la surface totale était d'environ 50 m2. Nous étions 190 prisonniers à partager la cellule numéro 12, située dans la deuxième cour. La première pièce était la plus fréquentée, car elle était la seule à avoir une toilette. Il y avait toujours une file de prisonniers attendant leur tour.

Hafez al-Assad, « un modèle à suivre »

A huit heures précises, et du haut des toits de la prison, les gardiens donnaient l'ordre de nous préparer à dormir. Nous avions dix minutes et pas une de plus. En dix minutes, tous les prisonniers devaient être en position couchée et prêts à écouter l'histoire du jour. L'un des prisonniers nous racontait une histoire (comme une sorte de divertissement psychologique pour les détenus, du moins selon la police), celle-ci concernait souvent l'héroïsme du Président Hafez al-Assad, de l'un de ses fils ou de son entourage proche. L'histoire de la victoire diplomatique de Hafez al-Assad sur le secrétaire d'État américain était la préférée de la police. Nous étions forcés de l'écouter au moins trois fois par semaine, et tout tournait autour du sens diplomatique d'Assad, de son courage et de sa force de caractère. Nous apprenions ainsi que le président Assad était capable de tenir 9 heures sans uriner ! Ce que Kissinger ne pouvait pas faire. Voilà la plus grande victoire de la diplomatie syrienne sur l'impérialisme américain et le sionisme mondial. De quoi étonner les dirigeants de l'Ouest et de l'Est, comme l'ont décrit la presse et les dirigeants du régime syrien à l'époque. Cette histoire était censée nous inspirer. Nous, les prisonniers, devions suivre l'exemple de notre Président. Ce que le directeur de la prison exigeait consistait donc à passer les 12 prochaines heures sans uriner. Si nous ne le faisions pas, nous trahirions les valeurs et les principes de notre « leader » Hafez al-Assad.

Les responsables de la prison savaient ce qu'ils faisaient et c'était irréaliste. Il suffit d'imaginer 190 personnes dormant dans 50m2 pour comprendre la folie de cette injonction. Ils ont donc proposé que les actions du Président soient notre source d'inspiration. Les ignorer équivalait à une trahison punissable par la loi.

En position, sardine !

La solution magique au problème du sommeil, malgré la surpopulation à l'intérieur des prisons, était que les prisonniers dorment entassés comme des sardines dans une boîte de conserve. Avec une subtilité : chaque prisonnier devait dormir sur un côté du corps durant toute la nuit. Impossible de changer de côté, de se lever, ni même de bouger.

Le chef de cellule, un ancien prisonnier, commençait par placer le prisonnier sur son côté droit dans un coin de la pièce, de sorte que sa tête soit adjacente au coin et que son visage soit tourné vers l'intérieur de la cellule. Tandis que le deuxième prisonnier était placé sur son côté droit, mais avec la tête aux pieds du premier prisonnier et ses pieds contre le visage de celui-ci. Le troisième prisonnier était dans une position similaire à celle du premier prisonnier, et le quatrième à la position du deuxième prisonnier, et ainsi de suite jusqu'à ce que la rangée atteigne le mur opposé. La deuxième rangée était identique à la première, mais dans la disposition inversée. Et ainsi de suite jusqu'à ce que le dernier détenu de la cellule soit couché (voir l'illustration).

Les prisonniers qui dormaient près du mur étaient parmi les plus riches, ils versaient un pot-de-vin aux geôliers afin d'obtenir ce privilège. Quant au chef de cellule, il avait une position particulière qui lui permettait de dormir dans le petit espace devant les toilettes.

Une toilette, 190 prisonniers

Le plus gros problème de la journée démarrait le matin : laisser 190 personnes se soulager dans une seule toilette. Et rapidement car nous devions quitter la cellule à neuf heures précises pour le petit-déjeuner et la promenade quotidienne. Nous n'avions pas assez de temps pour utiliser les toilettes seuls, il fallait donc uriner en même temps que deux ou trois personnes.

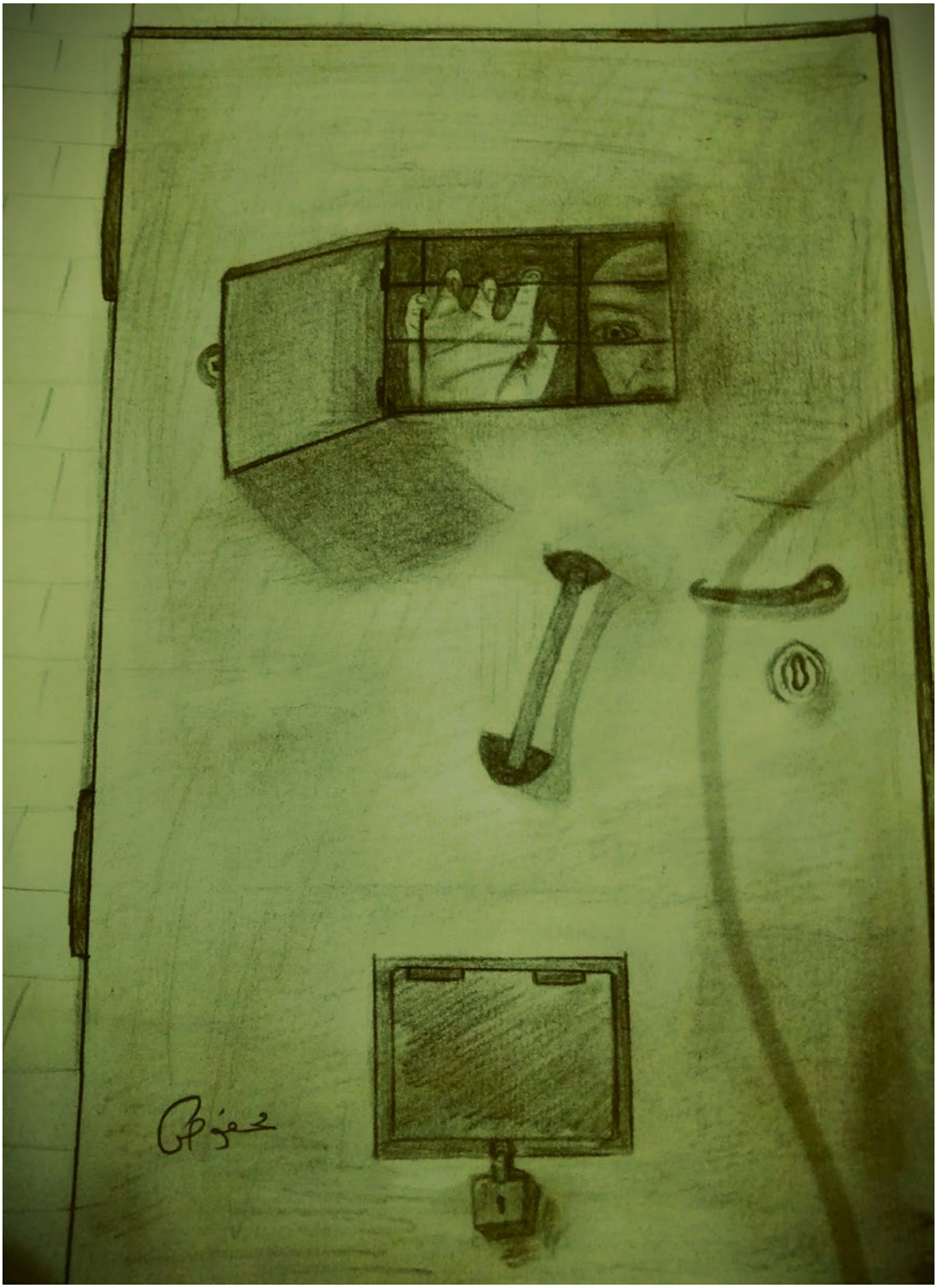
De nombreux prisonniers, surtout les nouveaux, n'arrivaient pas à attendre leur tour et se soulageaient dans leurs vêtements. Ils attendaient jusqu'à midi pour se doucher dans la toilette ou, pour être plus précis, se verser de l'eau froide sur le corps pendant une durée n'excédant pas une minute.

Ce manque d'hygiène explique la propagation des poux et des maladies de peau telles la gale et les champignons qui se propageaient entre les jambes et parfois sur tout le corps. L'après-midi, nous nous précipitions pour entrer dans la toilette pour nous laver ou pour déféquer, ce qui rendait l'odeur de la cellule pestilentielle et irrespirable. Avec des conséquences désastreuses sur la santé des détenus. De très nombreux prisonniers étaient atteints de tuberculose, d'autres souffraient de bronchites chroniques ou de graves maladies pulmonaires. Le nombre de décès à l'intérieur des prisons du régime d'Hafez al-Assad était considérable. Ceux qui parvenaient à en sortir en vie étaient marqués à tout jamais.

Dans les prisons du régime syrie

5

La chambre de la mort lente



En ce jour froid et pluvieux à la prison militaire de Palmyre, alors que j'attendais ma ration de nourriture dans la cour, les gardiens nous ont ordonné de baisser les yeux vers le sol pour ne pas voir passer les prisonniers les plus dangereux qui allaient à la douche. Ceux-là avaient une cellule avec une sécurité renforcée, et personne n'était autorisé à les voir ou à se mêler à eux sans l'autorisation personnelle du directeur de la prison. Mais j'ai regardé les visages de ces prisonniers. Je cherchais un visage familier car quelqu'un que je connaissais auparavant était parmi eux. C'était un homme de mon village, que j'avais rencontré à la prison militaire de Homs lorsque j'étais en chemin vers la prison de Palmyre. Ce prisonnier avait dix ans de plus que moi et avait passé les dix dernières années dans diverses prisons syriennes.

Première rencontre avec Abu Sharif

Dans la prison militaire de Homs (Al-Baloona), j'avais rencontré Abu Sharif pour la première fois par hasard. Quand il a su que j'étais le frère cadet de son ami, il a passé environ une heure avec moi dans une cellule crasseuse. Il m'a aidé à dormir cette nuit-là sur le dos, ce qui était un miracle pour les nouveaux détenus comme moi. Je n'ai pas compris à l'époque pourquoi Abu Sharif avait cette autorité à l'intérieur de la prison, alors qu'il était détenu. Il m'a dit que nous nous reverrions à la prison de Palmyre à son retour du tribunal militaire de Damas et qu'il m'expliquerait tout. J'ai appris plus tard, par un autre prisonnier, qu'Abu Sharif était considéré comme l'un des prisonniers les plus dangereux parce qu'il avait commis plusieurs actes graves lors d'un premier séjour à la prison de Palmyre. Il avait pris en otage un gardien, avec la complicité d'autres détenus, pour faire changer le régime carcéral injuste de l'époque. Bien qu'Abu Sharif ait reçu plusieurs coups de feu d'une arme militaire au cours de cet incident, il est resté en vie, tandis que tous ceux qui avaient participé à l'enlèvement du geôlier ont été tués. La raison pour laquelle il avait eu la vie sauve restait mystérieuse.

Rencontre renouvelée à Palmyre

A Palmyre, nos regards se sont croisés dans la troisième cour. Abu Sharif s'est dirigé vers moi,

mais l'un des gardes l'a empêché de s'approcher de moi, tandis que

l'autre garde m'a traîné dans la cour de la police où je serai puni pour avoir enfreint le règlement de la prison qui interdit d'approcher ou de parler avec des prisonniers dangereux. Pendant que le geôlier me traînait, j'ai crié à tue-tête « 12 », pour répondre à la question d'Abu Sharif sur le numéro de ma cellule.

Deux jours seulement se sont écoulés avant qu'Abu Sharif me rende visite dans ma cellule. Mes pieds étaient fissurés et enflés, en plus d'un gros gonflement autour de mon œil gauche à la suite des coups des gardiens. Ce jour-là, Abu Sharif m'a tout raconté. Il m'a parlé de l'enlèvement du geôlier et de ses trois blessures par balle. Et pourquoi il avait été soigné sur ordre du ministère de la Défense qui voulait obtenir des informations sur d'autres opérations prévues par les prisonniers. Il m'a expliqué comment l'administration pénitentiaire avait pris la décision illégale de le tuer d'une mort lente dans « la cellule de la mort » (Al monfareda), qui est l'histoire la plus terrible que j'aie entendue à l'intérieur de la prison.

L'invention d'un officier nazi

Al monfareda est une cellule d'un mètre cube, avec une porte en fer à deux ouvertures. La première, située à mi-hauteur de la porte, d'une superficie de 25 centimètres carrés, s'ouvre une fois par jour pendant 20 minutes, pour la respiration. L'autre ouverture, dans le bas de la porte, mesure 15 cm2. Elle s'ouvre deux fois par jour pour le passage des aliments. Dans un coin du plancher de Al monfareda, une petite ouverture sans aucun ajout sert de toilette. Les murs et la porte sont recouverts d'un tissu épais pour empêcher l'invité de se suicider en se cognant la tête. Il n'y a pas non plus de fils électriques ou d'ampoules. Il n'y a pas non plus de fenêtre. La durée du séjour dans cette cellule n'excède généralement pas un mois, un temps suffisant pour que le détenu perde la tête ou contracte une maladie mortelle comme le cancer, la tuberculose, la peste, le paludisme et autres.

On dit que la personne qui a inventé cette méthode de mort lente était le nazi Alois Brunner, le bras droit d'Adolf Eichmann, un officier nazi notoire et l'un des organisateurs de l'Holocauste. Brunner a obtenu l'asile en Syrie en 1961. Après le coup d'État de septembre qui a dissout la République arabe unie (Syrie et Égypte), il y est resté jusqu'à sa mort en 2010.

Survivre grâce à un rat

« La première fois que Marmar m'a rendu visite, c'était un jour après être entré dans la chambre de la mort, m'a raconté Abu Sharif. J'étais dans un état psychologique dangereux, je cherchais un moyen rapide de me suicider, après l'échec de ma première tentative où je me cognais la tête contre le mur. Marmar, le rat, est entré par le trou des toilettes à la recherche de quelque chose à manger. Il y avait deux miches de pain sur le sol de la cellule. C'était un trésor pour mon ami Marmar. Il a cassé une partie du pain et s'est enfui par où il était venu, pour revenir quelques heures plus tard prendre le reste du pain, cette fois en restant plusieurs minutes à errer autour de mes pieds. La situation s'est répété plus d'une fois, et chaque fois Marmar est resté plus longtemps, jusqu'à ce que je m'y habitue et que j'aime sa présence. J'ai commencé à lui parler et à le toucher comme un animal de compagnie. Je lui ai offert ma nourriture parce que j'avais pris la décision de mourir en faisant une grève de la faim. Je pensais que le rat m'aiderait en emportant la nourriture car je devais prouver au gardien que je mangeais, sous peine d'y être forcé. Après quelques jours, la maladie a commencé à s'infiltrer dans mon corps. La toux était la pire à ce moment-là. J'ai remarqué que Marmar ne prenait plus la même quantité de pain, ce qui mettait mon plan en danger si du pain restait au sol. J'aie essayé d'en jeter dans le trou des toilettes mais le gardien a découvert l'astuce et il m'a forcé à manger. J'ai commencé à cacher du pain dans mon pantalon pour le présenter à mon ami Marmar, qui a fait de Al monfareda sa résidence permanente. Il prenait du poids, contrairement à moi maintenant. Je ne connaissais pas la raison de cette prise de poids et la surprise a été totale quand Marmar a mis son fils dans le coin de la cellule. Il ne m'était jamais venu à l'esprit que l'animal était une femelle. J'éprouvais des sentiments contradictoires, mais ce qui a dominé, c'était l'amour.

J'aimais beaucoup le petit et je l'appelais Kifah parce que c'est un nom qui peut être donné aussi bien aux mâles qu'aux femelles.

Marmar et Kifah étaient ma petite famille dans ce cachot. Ils m'ont donné l'espoir de survivre et la confiance en moi, à croire que je peux encore donner de l'amour, celui que je dois donner à ma famille et à celle que j'entends former après ma sortie de prison.

Après six mois d'enfermement, j'ai refusé de sortir de la cellule. Chaque

fois qu'ils essaient de me faire sortir, je frappais le gardien comme si j'étais devenu un monstre humain difficile à apprivoiser. Le directeur de la prison n'a pas compris mon comportement et il décida de me garder à l'intérieur de Al monfareda indéfiniment.

Pot-de-vin pour sortir.. et revenir chaque jour

Abu Sharif a quitté la chambre de la mort après que sa famille ait payé un kilo d'or et une grosse somme en pots-de-vin pour lui rendre visite pendant 5 minutes. Cette visite de cinq minutes avec sa mère a changé sa vie dans les années suivantes. Il a été convenu avec le directeur de la prison qu'Abu Sharif quitterait Al monfareda, avec le droit d'y entrer chaque jour pour voir Marmar et Kifah, en échange d'une somme d'argent mensuelle fournie par la famille au directeur.

Chapitre 2 :

Témoignages de guerre

Mémoires de la guerre en Syrie

1

Témoignage d'un médecin sur l'attaque au gaz sarin à Moadamiyat al-Sham

Le pire n'est pas de voir mourir, mais de voir des yeux qui vous supplient quand vous ne pouvez plus aider.

On dit souvent que l'histoire des guerres est écrite par les vainqueurs, ce qui fait de l'histoire une cible de démenti et de falsification. C'est pourquoi l'on dit que la meilleure façon d'écrire l'histoire est de raconter des histoires. Seules les histoires peuvent constituer une mémoire collective pour ceux qui les ont vécues, écrites, lues et même entendues. La guerre syrienne. (NDLR : dans cette guerre, qui dure depuis 2011, environ un demi-million de personnes ont perdu la vie et environ 60 % de la population du pays a été déplacée, soit 13,7 millions).

Comme toutes les autres guerres, on a vu des horreurs que l'esprit humain ne peut imaginer et que le cœur ne peut supporter. Cependant, la différence fondamentale dans la guerre syrienne réside dans le fait que le protecteur du peuple est devenu son meurtrier, son représentant est devenu son traître, et son médecin est devenu son bourreau.

Dans cette série de récits, je vais consigner avec justesse les témoignages de survivants de la mort, qui ont décidé de devenir une part de la mémoire de la guerre syrienne. Que ces témoignages puissent préserver l'histoire des Syriens dans toute sa vérité, sa pureté et sans aucune altération.

« Peut-être est-ce un devoir que nous devons accomplir, mais c'est aussi un cauchemar. »

À Berlin, dans une chambre de résidence universitaire, le Dr. Humam est assis face à la caméra, indifférent à son apparence et à ses vêtements. Il jette des regards entre moi et la caméra, ses grands yeux ronds et brillants cachant derrière leurs cils un flot de larmes retenues. « Même en ce moment, je n'arrive pas à croire que je vais revivre cette expérience », m'a-t-il dit. Il ajouta : « Je doute encore de l'utilité de ce que nous faisons ici. Peut-être est-ce un devoir que nous devons accomplir, mais c'est aussi un cauchemar que je ne veux ni revivre ni même me souvenir. »

Le Dr. Humam, dentiste syrien, a été contraint par la guerre en Syrie à réaliser des opérations chirurgicales complexes (ouverture abdominale, neurochirurgie, chirurgie cérébrale et bien d'autres) sur des blessés syriens pendant son service dans l'unique hôpital de campagne de la ville de Mouadamiyat al-Sham dans la Ghouta occidentale de la capitale, Damas.

Une histoire de survie

Il raconte son histoire de survie lors de l'attaque chimique au gaz sarin menée par le régime de Bachar al-Assad sur la Ghouta orientale et occidentale en 2013.

« Quand vous voyez un nombre aussi importants de morts, le souvenir vous marque à vie. »

« Je dormais à la maison, C'était l'une des rares fois où c'était possible, Parce que nous dormions habituellement à l'hôpital. Avant le lever du soleil, ou plutôt aux premières lueurs de l'aube, je me suis réveillé en entendant des cris. Bien que je n'aie pas entendu de bruit d'explosion, je suis allé dans la rue et j'ai vu un blessé porté par plusieurs personnes marchant vite.

J'ai examiné la personne et j'ai trouvé de la mousse dans sa bouche, et son corps ne répondait plus. Nous avons réveillé quelqu'un qui avait une voiture pour l'emmener à l'hôpital. En route, j'ai pensé qu'il avait les symptômes d'un empoisonnement aux gaz toxiques, j'étais sûr que c'était du gaz chimique.

Sur le chemin de l'hôpital, les cris dans les rues étaient de plus en plus forts, Bien que, normalement, peu de gens soient réveillés à cette heure, parce que nous étions dans une ville assiégée par l'armée d'Assad. Nous sommes arrivés à l'hôpital. Je me souviens avoir vu trois personnes avec les mêmes symptômes. Les blessés n'avaient ni blessures, ni traumatisme, leur souffrance était due aux gaz toxiques. Ce fut notre conclusion, il n'y avait pas d'autre possibilité.

Dans l'armoire à pharmacie du service d'anesthésie, nous avions pour habitude de laisser un paquet d'atropine pour des urgences particulières.

Nous l'utilisions pour les cas graves. Comme nous étions dans une ville assiégée, nous utilisions nos ressources médicales avec parcimonie, de façon à pouvoir sauver les cas les plus graves. Une demi-heure après mon arrivée, l'hôpital, un bâtiment souterrain d'environ quatre cents mètres carrés, s'était rempli de personnes intoxiquées.

L'impuissance sur les visages

À cause du siège, des bombardements violents, et du manque de lieux sécurisés, habituellement, nous utilisions cet endroit pour filtrer les personnes infectées. Lorsque nous avions plusieurs cas et blessures, par exemple, nous placions dans cet endroit les blessés qui ne nécessitaient pas de chirurgie immédiate ou des personnes atteintes de maladies chroniques. L'hôpital était complètement submergé. Je ne parle pas uniquement des lits d'hôpital, même les terrains autour de l'hôpital étaient pleins, il n'y avait plus une place de libre. L'état d'impuissance se voyait sur nos visages. Médecin ou agent de santé, on connaissait certaines des procédures médicales à suivre, mais ce ne sont que des procédures théoriques.

Nous avions peut-être lu des informations sur les gaz toxiques et leur traitement par curiosité, mais nous n'avions jamais imaginé que nous ferions face à cette situation épouvantable, parce que c'était une situation qui ne devait pas se produire, même dans les situations de guerre et de conflit armé.

« Vous essayez de travailler le plus vite possible pour sauver autant de personnes que possible. »

Quand vous voyez un nombre aussi importants de morts, le souvenir vous marque à vie … Quand vous voyez des gens qui meurent en s'étouffant, quand vous assistez aux derniers moments de leur vie et que vous les regardez, je ne parle pas en tant que membre du personnel médical, je parle de n'importe qui : lorsque vous voyez des centaines de personnes arriver en même temps dans un état critique, qu'elles suffoquent et s'étouffent, vous voyez dans leurs yeux qu'elle s'attendent que vous leur veniez en aide. Et vous ne pouvez pas les aider. Et même si vous le pouviez, ce ne pourrait pas être plus d'une personne à la fois.

Vous essayez de travailler le plus vite possible pour sauver autant de personnes que possible. Vous tentez d'ignorer la peur, la douleur que vous ressentirez plus tard, à chaque date anniversaire, parce que nous vivons dans une ville assiégée depuis longtemps nous étions sûrs que cette circonstance dans laquelle nous vivons, nous poursuivra jusque dans nos rêves. Tous ces cas de détresse nous poursuivront, ces morts par étouffement, toute cette souffrance que nous avons vue, cela restera marqué à tout jamais, comme des cicatrices et des blessures saignantes qui resteront pour le reste de notre vie. Pour moi, pas un an ne s'est écoulé sans ressentir le même sentiment de douleur, d'oppression, d'injustice, de larmes et de peur. »

Raconter avec sincérité

Les larmes du Dr Humam coulaient sur son visage comme une pluie d'une nuit hivernale berlinoise. Son souffle entrecoupé et étouffé évoquait celui de quelqu'un asphyxié par le gaz sarin. Les mots ne sortaient plus de sa bouche, remplacés par des sanglots réprimés. Son corps tremblant le trahissait en refusant de se lever de sa petite chaise.

J'ai arrêté l'enregistrement et je lui ai apporté un verre d'eau, en lui disant que nous reporterions la séance à plus tard. Après avoir bu quelques gorgées, il m'a dit : « Non, nous devons finir aujourd'hui, maintenant. Les victimes méritent que leurs histoires soient racontées avec sincérité. »

Quand ce massacre a eu lieu, j'étais un peu plus fort, parce que je travaillais comme médecin, mon travail m'a aidé à ne pas penser, alors que les années qui ont suivi, c'était différent. Un souvenir très dur qui vous hante. C'est comme une scène de film où l'on voit tous les cas d'étouffement, enfant après enfant, victime après victime, âme après âme. Le sentiment de peur ne change pas et ne pourra plus jamais changer. Un état indescriptible, vraiment. Car, non seulement l'hôpital est plein de gens blessés, mais la rue y menant également, Les secouristes ont pénétré les trois sites affectés par le gaz sarin.

Certaines personnes s'occupèrent du premier groupe de blessés. En venant en aide au deuxième groupe elles furent gravement affectées elles-mêmes. Le staff médical comprenait 7 médecins et 22 infirmières, nettement insuffisant pour prendre en charge les centaines de victimes. Mais ce qu'il faut également expliquer en plus de l'état critique des blessés, c'est l'analyse et l'évaluation des symptômes, des médications et des diagnostics et comment les décisions ont été prises par le personnel soignant.

Comment séparer la peur du travail ? Nous craignions pour nos vies, nous craignions un envahissement de la ville par l'armée d'Assad et l'exposition au gaz. Et l'horreur de voir les blessés suffoquer malgré les médicaments, la situation était horrible.

À environ 10 heures du matin tous les soignants avaient la vue trouble. C'est alors que nous avons demandé que toutes les personnes décédées soient transférées vers des maisons proches de l'hôpital.

« Je ne voyais rien, j'essayais d'évaluer la situation comme un docteur

aveugle. »

En demandant que personne ne soit inhumé car nous savions que le phénomène était grave, sans en connaître l'ampleur et nouveau pour nous. Nos décisions étaient imprécises à cause de la peur et de la confusion, d'autant que l'hôpital devint une cible pour l'artillerie et que la ville subissait un violent bombardement. Nous sommes habitués aux bombardements mais cette fois ce fût terrible. De nouvelles victimes des attaques aériennes et des tirs d'artillerie affluèrent vers l'hôpital, et avec elles, l'immense douleur lorsque les gens vous supplient de sauver la vie de blessés graves. Ils disent, Docteur celui-ci suffoque, celle-là se vide de son sang mais vous ne pouvez rien faire. Le pire c'est de tenter de sauver une personne alors que vous arrivez à peine à voir, juste des couleurs, que des couleurs ! Du rouge et d'autres couleurs mais pas clairement.

J'ai demandé à des gens de décrire ce qu'ils voyaient exactement. Le sang coule-t-il abondamment ou lentement ? Quelle est la couleur de la peau du blessé, est-il capable de parler ?Je ne voyais rien, j'essayais d'évaluer la situation comme un docteur aveugle.

Nous demandions à n'importe qui de nous aider, de faire une injection ou d'installer un Baxter ou mettre un pansement pour arrêter les saignements en attendant un docteur qui puisse évaluer le degré de gravité du blessé et d'appliquer le traitement adéquat. A un moment mes nerfs ont complètement lâchés. Je me suis assis dans un coin de la pièce et j'ai pleuré.

Le Dr. Humam se recroquevilla sur lui-même, cachant son visage entre ses mains, et laissa échapper un cri déchirant, interrompu par des sanglots. Ses larmes coulèrent sans discontinuer pendant toute la durée de l'enregistrement. Je ne pouvais rien dire, partageant sa douleur et pleurant moi aussi avec une intensité comparable, tout comme en cet instant où je consigne ce témoignage. Je ne sais combien de temps s'écoula avant qu'il ne me demande de reprendre le tournage.

Malgré la situation, j'ai repris des forces et j'ai recommencé à travailler. Pas avec mes mains, mais en dirigeant ceux qui pouvaient voir. Mon problème de vue a augmenté jusqu'à ce qu'il m'empêche de continuer. J'ai dû me rendre au deuxième étage dans la salle de repos des médecins. J'y suis resté une heure, le temps de prendre une décision. Ensuite, le spécialiste de la médecine interne et moi avons décidé d'aller

voir les corps des gens morts dans les maisons proches de l'hôpital.

Dans un geste désespéré, pour pouvoir soigner ceux qui pouvaient encore l'être. Nous avons répertorié 55 corps de personnes mortes du gaz sarin. Le nombre de martyrs n'a pas été inclus après ce bombardement. Pour les blessés, ceux qui n'avaient pas besoin de chirurgie, nous leur prodiguions les premiers soins et les laissions sur place.

« En tant que personnel médical, nous n'avons pas été exposés au gaz sarin, mais nous étions en contact avec toutes les victimes. »

En temps normal, le chirurgien principal pouvait réaliser plusieurs opérations par jour, mais là, il n'a pas pu, Parce qu'il ne voyait pas clairement. En tant que personnel médical, nous n'avons pas été exposés au gaz sarin, mais nous étions en contact avec toutes les victimes. Je me souviens d'un cas cette nuit-là. Une personne avait une grave blessure à l'estomac. Il souffrait d'hémorragies internes sévères et avait besoin d'une intervention chirurgicale d'urgence.

Je me souviens que quelqu'un nous a parlé de l'état critique de la victime. Je ne pourrai jamais l'oublier, En tant que médecins, nous nous sommes demandé (quelle que soit la spécialité), lequel d'entre nous pouvait aller voir le blessé et effectuer la chirurgie ?

Une loupe afin d'aider le médecin à voir

Les autres médecins l'aideraient théoriquement. Finalement, c'est le dentiste et le chirurgien qui sont allés au bloc opératoire. C'est peut-être courant dans les hôpitaux de campagne, mais ce souvenir, je n'oublierai jamais : un dentiste dans la salle d'opération aidé d'un chirurgien qui ne voyait pas bien, opéraient une personne blessée à l'estomac. Il y avait aussi deux autres personnes qui ne font pas partie du personnel médical, leurs seules qualifications : elles pouvaient voir du sang sans perdre connaissance ! Chacune tenait une loupe afin d'aider le médecin à voir ce qu'il faisait.

Deux autres médecins tentaient d'évaluer l'état de saignement de la victime, malgré leur problème de vue. La victime est décédée dans la nuit, car elle saignait depuis trop longtemps.

Nous sommes à quelques jours des souvenirs de ce jour tragique. Je déteste cette date. Chaque année, du lever du jour à la nuit tombée,

les souvenirs affluent et j'éprouve ce sentiment de tragédie intense, de douleur, de peur. Rien ne pourra jamais effacer ça. Ces souvenirs me hanteront jusqu'à la fin de ma vie. »

Les faits et les chiffres sur l'utilisation des armes chimiques par le régime d'Assad pendant la guerre syrienne

Le 21 août 2013, le régime d'Assad a utilisé des armes chimiques (gaz sarin) dans les Ghoutas orientale et occidentale, ciblant les villes de Zamalka, Arbin, Ain Tarma, Kafr Batna et Muadamiyat al-Sham. Cela a tué près de 1.400 personnes, pour la plupart des enfants. Le Réseau syrien des droits de l'homme a dénombré 1.144 victimes.

En outre, le Centre de documentation des violations chimiques en Syrie a signalé que 6.210 personnes présentaient des symptômes d'exposition à des armes chimiques, notamment des yeux rouges et des démangeaisons, une perte de conscience, une suffocation, des spasmes musculaires et de la mousse à la bouche.

Le Réseau syrien pour les droits de l'homme a documenté 222 attaques chimiques survenues en Syrie depuis 2013, dont environ 98 % (217 attaques) étaient perpétrées par les forces du régime syrien et 2 % par l'État islamique. Le bilan de toutes les attaques a atteint 1.510 personnes, dont 1.409 civils, 205 enfants et 260 femmes, en plus de 94 combattants armés de l'opposition. Le bilan le plus important des attaques chimiques du régime s'est produit dans la campagne de Damas, avec 71 attaques, causant la mort de 1.245 personnes, dont 110 enfants et 209 femmes.

2

Témoignage de Fadel, endeuillé par le bombardement de sa maison

Ce jour-là, j'ai compris que rien ne peut préparer un cœur à la perte de ses enfants.

Ce moment où le ciel de l'âme se brise, lorsque les parents réalisent que leurs enfants sont partis à jamais, est celui où la vérité la plus profonde de la vie humaine se révèle. En présence de ce chagrin immense, l'esprit se trouve incapable de porter le fardeau de la perte et s'efface dans le silence, laissant le cœur seul affronter l'insupportable.

Chaque geste, chaque souffle, chaque regard devient un langage d'émotions pures, où il n'y a plus de place pour la pensée rationnelle ou la planification, seulement des réponses qui émanent des sources brutes du sentiment. C'est le cœur qui prend les rênes, guidant le corps dans l'expression d'une tristesse que les mots ne peuvent capturer, une tristesse qui habite des profondeurs inaccessibles au langage.

Et en ce moment où le monde semble renversé, une voix tremblante chuchote : «Les parents ne devraient jamais avoir à enterrer leurs enfants.»

Quand: le 27 mai 2019.

Localisation : ville de Jéricho, dans le nord-ouest de la Syrie.

Objet : bombardement par un avion de combat sur un quartier résidentiel.

Détail : il est raconté par Fadel Faham, l'un des survivants du massacre.

L'invisible connexion

Fadel regarde son fils blessé et commence à raconter son histoire après un long soupir.

"Je suis parti de chez moi le matin, en direction de ma petite boutique. C'était un jour ordinaire, comme tous les jours de guerre, mais ce que je ne pouvais pas comprendre à ce moment-là, c'était pourquoi je ressentais autant de tension. Il n'y avait aucune raison pour cette angoisse, pour ce mélange de sensations. J'avais du mal à respirer, comme si j'étouffais, alors que j'étais en bonne santé. J'allais et venais plusieurs fois entre la boutique et l'extérieur en l'espace de quelques minutes à peine, ce qui me faisait penser que quelque chose clochait, n'allait pas. »

« Il y a une sorte de communication spirituelle entre nous et ceux que nous aimons. »

« Mon voisin, dans le magasin à côté, remarqua mon agitation et essaya de comprendre ce qui se passait. Je n'ai pas pu lui donner de raison convaincante, car je ne savais pas moi-même pourquoi ! On dit qu'il existe des sens autres que ceux que nous percevons, peut-être ce qu'on appelle le sixième sens, ou je ne sais pas exactement ce que c'est, mais ce que je sais et auquel je crois, c'est qu'il y a une sorte de communication spirituelle entre nous et ceux que nous aimons. Nous pouvons les ressentir, même s'ils sont à des kilomètres de nous. Ce lien, cette connexion, restent difficiles à comprendre ou à analyser. On peut simplement les sentir et les vivre."

Le cri de l'explosion

Fadel poursuit en tenant la main de son enfant blessé :

"Il ne s'est pas écoulé beaucoup de temps avant que j'entende le bruit d'un avion de chasse dans le ciel de la ville. Nous savions à ce moment-là que la présence de l'aviation syrienne ou de son allié russe dans notre ciel signifiait qu'un massacre allait se produire, et que certaines familles enterreraient quelques-uns de leurs proches, vivant pour toujours avec les souffrances de la perte. Nous essayions, et nous essayons encore, de nous préparer psychologiquement à entendre des nouvelles douloureuses concernant nos enfants ou nos parents. Nous devions donc vivre chaque jour comme si c'était notre dernier ou celui de nos proches. C'est pourquoi, avant de quitter nos maisons à la recherche de quoi nourrir nos enfants, nous embrassions et étreignions nos enfants, comme si nous ne les reverrions jamais. Et quand nous rentrions, nous les étreignions comme si nous revenions de la mort pour une brève période que nous devions utiliser pour leur donner tout l'amour du monde. Mais ce jour-là, je ne l'ai pas fait, et c'est peut-être pour cela que quelque chose en moi n'allait pas."

La découverte des terribles conséquences

“Le son de l’explosion résonnait comme si l’ange Israfel avait soufflé dans sa trompette, annonçant la fin du monde. De la fumée s’élevait de mon quartier, là où j’avais laissé mes enfants endormis avec ma femme et ma mère. Je n’ai pas pu courir comme d’habitude après chaque raid aérien ou attaque à la roquette. C’était comme si mon corps refusait d’aller là où la tragédie m’attendait. Tout le monde autour de moi courait vers la fumée, même les vieilles femmes. J’étais comme un vieil homme de plus de cent ans, mes pas étaient courts et hésitants, et mon cœur battait comme celui d’un malade souffrant d’insuffisance cardiaque et d’une artère bloquée. Quant à ma main, celle qui tenait les clés de ma maison et de ma boutique, elle tremblait comme une feuille de peuplier en automne, affrontant un ouragan tropical. »

« J’ai vu ma femme, figée comme une statue, immobile au milieu des ruines. »

« Il me fallait habituellement environ quinze minutes à pied pour arriver chez moi, mais cette fois-ci, ce fut un voyage qui m’a semblé durer des années après que quelqu’un m’a dit que le raid avait frappé précisément mon petit quartier. Lorsque je suis arrivé, comme si j’étais le dernier à arriver, la défense civile et les habitants s’efforçaient tous de dégager les décombres et de sauver ceux qui pouvaient l’être. Ma maison à deux étages avait été ciblée. Elle s’était entièrement effondrée, à l’exception d’une partie de la cuisine au dernier étage, où j’ai vu ma femme, figée comme une statue, immobile au milieu des ruines. Mes jambes n’ont pas pu me porter, je me suis effondré au sol comme un homme touché d’une balle en plein cœur.”

Espoir et désespoir

“Je n’entendais que ma propre respiration et les battements rapides de mon cœur. Aucun autre son, rien d’autre. Mon esprit était tellement embrouillé que je ne pouvais penser à rien pendant plus d’une seconde. Je pense que c’est moi qui suis mort ce jour-là. Je comprends maintenant que toute cette préparation mentale pour un jour noir comme celui-ci n’était qu’une illusion, un mirage. La vérité, c’est que rien ne peut nous préparer à recevoir une telle catastrophe.”

Fadel a essayé de rassembler ses forces mentales et a commencé à raconter le reste de l’histoire de manière brève et rapide, comme s’il

tentait d'échapper à la douleur de ce souvenir.

« Les bénévoles ont continué à travailler jusqu'à ce que leurs corps soient retrouvés."

"Dieu merci, ils ont trouvé Lana et l'ont emmenée à l'hôpital Al-Shami. Peu après, ils ont dégagé Nour. Dieu merci, je l'ai vu bouger, mais je n'ai plus vu Lana. Les gens autour de moi essayaient de me calmer, parce que je ne m'attendais pas à ce que quelqu'un de ma famille survive à ce bombardement. Ensuite, les bénévoles ont sorti le corps de Zayn, il a été le premier martyr de ma famille. Ils cherchaient encore ceux de Wissam et Sham, les jumeaux, et celui de ma mère, ils dormaient dans le même lit, alors les bénévoles ont continué à travailler jusqu'à ce que leurs corps soient retrouvés."

Un choc inimaginable

Fadel continue son histoire de manière brève et intermittente, comme si son esprit était ailleurs.

"Je prie Dieu que cela n'arrive à personne. Cela a été un choc d'une intensité inouïe. Comme si une montagne s'écroulait sur vous. Un choc plus fort qu'une explosion de missile. L'esprit ne fonctionne plus que pour donner de faux espoirs. J'ai appris plus tard que la santé de Nour n'était pas mauvaise, des gens m'ont consolé, et m'ont dit que ce n'était pas un désastre comparé aux autres. Dieu merci, ma femme n'a pas été gravement blessée, Nour va bien, et Lana était à l'hôpital pour une opération. »

« Si Dieu le veut."

« Dieu l'a voulu, et je prie pour qu'il prenne soin d'eux et guérisse Lana. Elle va bien, il y a peu de temps j'étais à l'hôpital, les médecins ont terminé son opération, ils m'ont dit qu'elle irait bien, si Dieu le veut."

Je ne sais pas ce qui est réellement arrivé à Fadel et au reste de sa famille après une courte période, et je n'ai pas essayé de le revoir. Tout ce que je sais, c'est que Lana, cette petite fille de 5 ans à l'hôpital, nous a quittés une semaine après cet entretien.

3
Témoignage de Maria, une fillette touchée par un sniper

Une balle a traversé mon corps, et avec elle, toute mon enfance.

BE YOURSELF

Dans le cœur de la guerre en Syrie, au milieu des ruines et des horreurs, il existe des récits qui vont au-delà des souffrances visibles pour dévoiler des vérités insoutenables.

Le témoignage de Maria, une petite fille innocente touchée par une balle d'un tireur d'élite, incarne la douleur d'une génération brisée par la violence.

Un soir ordinaire qui devient cauchemar

Ce soir-là, Maria n'avait qu'un seul souhait : aller rendre visite à son oncle pour voir le bébé de la famille. « J'aime tant les bébés, je voulais juste voir son sourire », raconte-t-elle, sa voix marquée par un mélange de douceur et de tristesse. La journée semblait ordinaire dans leur quartier de Sabina, au sud de Damas, une ville où le bruit des armes s'était habitué à se mêler au quotidien.

« J'ai senti mon corps tomber au sol, incapable de bouger. »

Les projets avaient été modifiés, et au lieu de sortir avant le coucher du soleil, elles partirent après. « Je courais, je me sentais légère, presque insouciante. Je chantais dans ma tête », se souvient Maria avec une nostalgie amère, comme si ce moment de bonheur était désormais un lointain souvenir.

Mais en une fraction de seconde, tout a changé. Un bruit soudain, fort et sec, a déchiré l'air, suivie par une douleur qu'elle ne pouvait expliquer. « Je n'ai plus ressenti mes jambes. Tout a disparu. J'ai senti mon corps tomber au sol, incapable de bouger », se remémore-t-elle, le visage marqué par la douleur de ces instants.

Choc et incompréhension

Maria s'effondra sur le gravier de la rue, son visage heurtant le sol. « J'ai essayé de bouger, mais je ne pouvais pas. J'avais mal à la main, je l'avais tendue pour protéger mon visage, mais la chute m'a brisée », raconte-t-elle d'une voix terne. Sa mère, qui la suivait de près, pensa d'abord qu'elle avait trébuché. « Elle m'a dit de me lever, mais je n'y arrivais pas. J'ai essayé de lui dire que quelque chose n'allait pas, mais ma voix était faible, tremblante. »

« Je sentais que nous pourrions mourir ensemble à cet instant. »

La situation s'aggrava lorsqu'un deuxième coup de feu retentit, brisant encore plus les espoirs de Maria. « J'ai cru que ma mère allait mourir.

Je lui criais de rester là, de ne pas venir près de moi, car je sentais que nous pourrions mourir ensemble à cet instant », ajoute-t-elle, le cœur encore rempli d'angoisse.

Transport vers l'incertitude

Des passants se sont approchés, mais la situation semblait trop confuse pour que quelqu'un puisse réagir immédiatement. Un homme finit par prendre Maria dans ses bras et la transporter vers une clinique de fortune. « Je me sentais étouffée, comme si tout tournait autour de moi. Je demandais : 'Tonton, qu'est-ce qui m'arrive ? Est-ce que je vais mourir ?' »

Le chaos, la chaleur accablante et la douleur avaient envahi tous ses sens, tandis que la voix de sa mère se faisait entendre au loin, pleine de désespoir et de pleurs.

Diagnostic et horreur de l'opération

À la clinique, l'absence d'une réponse claire et rassurante n'a fait qu'ajouter à la confusion. Le médecin, après un bref examen, déclara : « La balle est sortie », sans fournir d'explication. « Je ne comprenais pas. Si la balle était sortie, pourquoi avais-je si mal ? Pourquoi n'y avait-il aucune trace de sortie ? »

Sa mère, inquiète et désemparée, tenta de comprendre la situation, mais le médecin n'offrit que des réponses vagues et fuyantes.

« Le sang coulait, et moi je criais sans que personne ne m'entende. »

Maria sombra dans l'inconscience, et ce qui suivit a été gravé à jamais dans sa mémoire. Lorsqu'elle se réveilla, elle était allongée sur une table d'opération. « Ils ont commencé à m'ouvrir sans anesthésie, sans rien. J'ai vu tout ce qu'ils faisaient, j'ai vu ma chair se déchirer. Le sang coulait, et moi je criais sans que personne ne m'entende. »

Chaque mouvement du scalpel était une douleur insupportable, comme si son corps entier se fracturait sous la pression.

La douleur était tellement intense que sa mère, alertée par ses cris, réussit à entrer dans la pièce malgré les avertissements des médecins. « Je l'ai vue, ses yeux pleins de larmes, elle me cherchait dans la pièce, mais elle n'a pas pu me prendre dans ses bras. Ils l'ont empêchée », raconte encore Maria.

Verdict glaçant

Après cette intervention brutale, Maria fut transférée aux soins intensifs, connectée à des machines et des tubes. « Je ne pouvais même pas bouger. Je voulais parler, mais les mots ne sortaient pas. »

La situation se dégradait, et sa mère remarqua l'enflure inquiétante de ses pieds. Après plusieurs tests, les médecins finirent par délivrer le verdict cruel.

Un jour, un médecin entra dans la chambre, s'approcha de sa mère et lui annonça froidement : « Votre fille est paralysée. Elle ne marchera plus jamais. » Puis, sans un regard de plus, il sortit en chantonnant, comme si cette annonce dévastatrice n'était qu'une simple formalité.

Enfance volée et vie brisée

Aujourd'hui, Maria vit en fauteuil roulant, paralysée, mais son plus grand fardeau reste la mémoire de cette nuit-là. « Je ne comprenais pas pourquoi on m'avait tiré dessus. J'étais juste une enfant. Je voulais courir, jouer, voir un bébé. Mais tout m'a été pris. »

Ces mots résonnent comme un cri d'alarme, un rappel cruel des vies brisées par des violences incompréhensibles.

Son histoire est bien plus qu'un témoignage : c'est un appel au monde pour qu'il ne ferme pas les yeux sur les souffrances de ceux qui, comme Maria, ont été privés de leur innocence et de leur avenir. Elle ne demande pas de pitié, mais de la reconnaissance. « Je veux que le monde sache ce qui m'est arrivé. Pas pour moi, mais pour tous les enfants comme moi. Nous ne méritions pas cela. »

Maria incarne le courage face à l'adversité, mais son histoire est aussi un cri contre l'injustice d'une guerre qui ne fait aucune distinction, une guerre qui vole les rêves des plus innocents.

Derrière chaque balle tirée, il y a une vie détruite, une enfance volée, une douleur qui ne s'effacera jamais.

Ces récits, écrits avec une profonde sensibilité, offrent une vision unique des souffrances du peuple syrien. Ils rappellent l'importance du devoir de mémoire et de justice pour les victimes de la guerre et de la répression.

4

Témoignage du docteur Amine, prisonnier

Tout prisonnier qui sort rêve d'une chose : raconter ce qu'il a vu.

Dans les entrailles des prisons syriennes, l'obscurité n'est pas seulement l'absence de lumière, mais celle de l'humanité elle-même. Ici, le temps n'existe plus, remplacé par une agonie lente où chaque minute pèse comme une éternité. Les murs suintent la peur, le sol absorbe les larmes et les cris s'évanouissent dans l'indifférence.

Comment décrire l'inimaginable ? Comment donner des mots à l'indicible, à la douleur qui s'infiltre jusque dans l'âme ? Le docteur Amine, témoin de l'horreur, porte en lui les cicatrices d'un monde où l'injustice est une règle, où la mort est un chuchotement quotidien. À travers son témoignage, il nous livre non seulement un récit, mais une blessure ouverte, un cri que personne ne doit ignorer.

Le geôlier, exécuteur de l'inhumanité

Dirigeant son regard vers le sol, la voix tremblante, le docteur Amine déclara : « Nous sommes comme des empreintes digitales, uniques et indissociables. Chaque prisonnier est une empreinte, une histoire, une douleur, un espoir différent. Le gardien de prison est un exécuteur. Il applique les règles d'un système injuste, incarnant toute l'horreur qui existe sur terre. Il est le visage de la cruauté, dépourvu d'humanité. Peut-on imaginer un homme intègre acceptant d'être l'outil servile d'un dictateur ? »

Les mains jointes, le regard perdu dans le vide, le docteur Amine poursuivit : « Quand on parle de prisonniers, on pense à la torture physique, mais qu'en est-il de la torture psychologique ? Comment nous sentions-nous, nous, les détenus ? Nous oscillions entre désespoir et espoir, courage et peur. Chaque journée nous plongeait dans une spirale d'émotions : oppression, injustice, humiliation. »

Il inspira profondément avant d'ajouter : « Un prisonnier ressent tout de manière plus intense. Le moindre goût, la moindre sensation sont amplifiés par la douleur. La faim, la soif, la peur deviennent des entités omniprésentes. »

La mort, compagne silencieuse

D'une voix mélancolique, le docteur Amine continua : « Dans notre cellule, un jour, l'un des nôtres est mort. Personne, parmi les gardiens, ne s'en souciait. Il était mort, un point c'est tout. Mais pour nous, c'était un

frère, un compagnon d'infortune. Nous vivions ensemble, nous partagions tout. Sa mort était une blessure profonde. »

Le regard embué de larmes, il raconta : « Nous avons alerté les gardiens, mais ils nous ont ordonné d'attendre l'heure de l'inspection. Ce n'est que le soir qu'un officier du renseignement est entré. Il était richement vêtu, paré de bijoux en or, ganté et masqué par crainte des maladies. Il a énuméré nos noms et, lorsqu'il est arrivé à celui du décédé, il a demandé : 'Où est l'animal ?' Nous lui avons dit qu'il était mort. Aucune réaction. Il a continué son inspection comme si de rien n'était. »

D'une voix amère, le docteur Amine soupira avant de reprendre : « Le monde entier combattait les maladies et les épidémies, mais le régime syrien semblait les utiliser comme des armes. La négligence était délibérée : manque de nourriture, de médicaments, d'eau, d'hygiène. On nous privait de tout ce qui était essentiel à la survie. Comment en parler ? Comment décrire l'indescriptible ? »

La gorge serrée, il confia : « Tout prisonnier qui sort nourrit un rêve : raconter ce qu'il a vu. Comme un revenant qui voudrait témoigner de ce qui se trouve au-delà de la mort. Mais certaines histoires semblent impossibles. Elles défient l'imagination. Qui croirait qu'un être humain puisse être aussi cruel ? »

L'innocence sacrifiée

Les yeux pleins de tristesse, le docteur Amine murmura : « Un jour, épuisé, j'ai posé ma tête sur la jambe d'un ami médecin pour tenter de dormir. Soudain, ses larmes ont coulé sur mon visage. Je me suis réveillé et lui ai demandé ce qui se passait. Il m'a dit : 'Regarde derrière toi.' »

Sa voix se brisa en poursuivant : « Derrière moi, un enfant de sept ou huit ans, figé par la peur, comme s'il était entouré de fantômes. En prison, nous n'avions pas de miroirs, nous ne pouvions pas voir ce que nous étions devenus. Mais à travers ses yeux, j'ai compris. Nous étions terrifiants. »

Il inspira douloureusement avant de conclure : « Cet enfant venait de Daraa. Son père était recherché par les services de sécurité. Pour l'obliger à se rendre, ils avaient emprisonné son fils. Nous étions anéantis

par cette réalité. Personne ne pouvait le réconforter, le prendre dans ses bras. Nous étions trop faibles, mille fois plus faibles que lui. Comment un enfant de cet âge pouvait-il survivre à l'horreur de cette prison ? Je n'ai pas osé lui demander son nom, de peur d'ajouter à son effroi. Il est impossible, en un ou plusieurs reportages, de transmettre la douleur de ceux qui ont été arrêtés. »

Le silence complice du monde

Avec l'effondrement des murs des prisons le 8 décembre, le monde a enfin entrevu une vérité que beaucoup pensaient n'être qu'un cauchemar lointain. Des milliers de détenus ont retrouvé la lumière après des années d'obscurité, mais les ténèbres qui ont marqué leurs âmes demeurent, gravées à jamais dans leur mémoire et leurs blessures qui ne guériront jamais. À chaque porte qui s'ouvrait, des histoires de souffrance et de mort silencieuse en surgissaient, révélant des noms de disparus qui ne reviendront jamais, et des chiffres témoignant de l'ampleur de la tragédie.

Selon les rapports des organisations des droits de l'homme, 24.200 détenus ont été libérés, tandis que 112.414 autres

restent portés disparus ou emprisonnés dans l'oubli, la plupart ayant probablement péri sous la torture ou à cause de la négligence médicale. La prison n'était pas seulement des murs et des chaînes, mais un cimetière silencieux où les âmes étaient arrachées sans témoin ni bruit. D'après l'Observatoire syrien des droits humains, 786 décès supplémentaires ont été récemment documentés dans les cellules de l'enfer, portant le nombre total de victimes à 63.411 personnes, assassinées non seulement par la main de leurs bourreaux, mais aussi par le silence complice du monde.

Dans l'abîme de l'oubli

Ces chiffres ne sont pas de simples statistiques. Ce sont des âmes, des rêves brisés avant même d'avoir pu éclore, des noms qui auraient dû continuer à résonner dans une vie qu'on ne leur a jamais laissée.

Aujourd'hui, alors que le régime s'est effondré, tirer un voile sur ces crimes sans exiger justice serait un outrage aussi cruel que la torture elle-même. La justice n'est pas un luxe ; elle est une nécessité impérieuse pour bâtir une nouvelle Syrie, une Syrie qui ne trahira ni la

mémoire de ses martyrs ni les espoirs de ceux qui ont souffert.

À présent que la vérité a éclaté au grand jour, une question demeure : le monde se souviendra-t-il de ces victimes ? Ou sombreront – elles, une fois encore, dans l'abîme de l'oubli, comme elles l'étaient dans leurs cachots ?.

5

Téoignage de Mohamed Al-Mudhahi, survivant de l'exil

Le journalisme n'était pas un métier, mais une lutte pour rester vivant.

Quand la parole devient une dague empoisonnée, quand la lumière est traquée comme un ennemi impardonnable, c'est là seulement que naissent les histoires de la souffrance, et que les lignes se tracent avec des larmes qui n'osent pas sécher. Depuis le début de la guerre en Syrie en 2011, le journalisme n'a pas été un métier, mais une aventure périlleuse menée par une âme qui refuse de se rendre. Selon les rapports de "Reporters sans frontières", plus de 700 journalistes syriens ont été tués jusqu'à la chute du régime d'Assad, tandis que beaucoup d'autres ont disparu dans l'obscurité des prisons ou sont devenus des chiffres anonymes dans les cachots du régime et de l'opposition armée. Ces chiffres ne sont que les restes d'histoires dont les mots ont saigné avant d'être achevées.

La fuite vers la Turquie : Quand l'asile devient une prison plus grande

Mohamed Al-Mudhahi, ce journaliste qui abrandi sa plume comme une flamme dans l'obscurité la plus épaisse, était l'un de ceux qui ont été poursuivis par les griffes de la mort. Après avoir publié des rapports audacieux révélant les exactions du régime, il n'avait d'autre choix que de fuir vers la Turquie, croyant que la sécurité y était encore possible.

Mais la Turquie n'était qu'une cage plus vaste où les tragédies s'amoncelaient sous le voile de l'asile. Depuis 2019, l'hostilité envers les Syriens n'a fait qu'augmenter ; la scène publique était devenue un théâtre de racisme croissant, d'agressions verbales et physiques, et d'oppression politique et médiatique qui les a rendus étrangers même dans les lieux où ils cherchaient refuge. Selon les rapports d'Amnesty International, plus de 60% des réfugiés syriens en Turquie ont été exposés à diverses formes de discrimination et de violence.

"Je ne cherchais pas une vie facile," dit Mohamed, "mais un endroit où je pouvais dire la vérité sans que cela me conduise à la mort."

Le chemin des morts et des vivants

Dans un moment de désespoir, Al-Mudhahi décida de se jeter dans les

bras de l'inconnu. Il traversa la frontière grecque avec des douleurs qui brûlaient son corps et des blessures glacées par le froid. Chaque jour était une épreuve pour la survie, passant des semaines à dormir sur les trottoirs, respirant la poussière et se nourrissant d'un rêve déchiré.

Il tenta à plusieurs reprises de traverser les Balkans, mais il fut arrêté deux fois en Macédoine et dix-sept fois en Croatie. Le voyage ressemblait à une poursuite éternelle, où il passa douze jours égaré dans les forêts denses de Croatie, son seul réconfort étant le murmure du vent et l'appel de la mort. "La forêt ressemblait à une autre cellule," se souvient Mohamed, "mais cette fois-ci, ouverte à toutes les possibilités de la mort."

Le coma qui a redonné vie

Sous une nuit alourdie par la solitude, au cœur d'une forêt croate désolée, les ombres dansaient comme des fantômes errants, et le silence enveloppait l'endroit comme une mer de terreur glacée. Marchant d'un pas chancelant entre les troncs d'arbres enchevêtrés, il fut attaqué par un essaim de guêpes, comme des malédictions sauvages déchaînées des entrailles de l'obscurité. Les piqûres s'abattaient comme des coups brûlants, dévorant son corps sans pitié, jusqu'à ce que sa respiration devienne un souffle faible accompagné de gémissements douloureux.

Les minutes s'écoulaient avant que les piqûres ne lui arrachent lentement sa conscience, l'entraînant dans un coma noir comme si les portes de la mort s'ouvraient lentement. Là, où il n'y avait d'autre son que l'écho des souvenirs, son âme se débattait dans des mondes de tourments.

Il se vit enchaîné dans les cachots de la prison de Khatib à Damas, où la douleur envahissait chaque nerf de son corps, où le silence devenait une épée qui s'enfonçait dans sa poitrine à chaque seconde qui passait. Il vit les visages des martyrs tombés sur les chemins de la vérité, ceux que la mort avait arrachés avant qu'ils ne puissent prononcer leur dernier mot. Il se vit courir dans les ruelles de sa ville, respirant son parfum mêlé à la poudre et aux larmes, avant que son image ne s'efface comme un filet de fumée se dissipant dans un air étouffant.

Puis, une voix faible résonna au plus profond de lui, plus proche d'un

murmure que d'une parole. La voix de ses enfants, l'appelant de loin, comme un phare au milieu d'une mer en furie. Cet appel était comme un battement de vie qui s'insinuait dans son âme tourmentée, éveillant en lui une ultime lueur d'espoir.

Lentement, il reprit conscience, comme quelqu'un qui revient d'un long voyage dans le néant. Avec difficulté, il tendit sa main tremblante vers son téléphone, et appela la police croate qui le sauva et le conduisit à l'hôpital.

Ces instants n'étaient pas simplement un répit face à la mort, mais une renaissance pour un homme qui comprit que chaque pas qu'il ferait serait un nouveau défi, et que la vie qui lui avait été rendue n'était rien d'autre qu'une chance de continuer à se battre pour la vérité.

La traversée de l'impossible

Malgré la dureté du voyage, Mohamed Al-Mudhahi n'abandonna pas son rêve. Après d'innombrables tentatives qui durèrent plus de sept mois, il parvint enfin à atteindre l'Europe. Cette arrivée n'était cependant que le début d'une autre bataille : prouver son existence au milieu de sociétés qui ne voient dans les réfugiés que des chiffres sans visage.

"Je ne cherchais pas l'or ou la richesse," dit Mohamed avec des yeux remplis de détermination, "je cherchais une dignité digne de mon âme épuisée, et une liberté qui ne serait pas étranglée chaque fois que je dis la vérité."

L'histoire de Mohamed Al-Mudhahi n'est pas simplement une fuite de la mort, mais un témoignage d'une volonté qui défie la mort au nom de la vérité.

Selon les rapports du Comité international pour la protection des journalistes, plus de 100 journalistes syriens sont toujours victimes de disparition forcée, tandis que plus de 800 journalistes ont quitté leur pays depuis le début de la guerre.

Malgré tous les obstacles, la vérité, même tentée d'être enterrée, continuera toujours à chercher la lumière.

Chapitre 3 :
Derrière les frontières... l'histoire commence

1

Au président bien-aimé Erdogan.. Certains de vos officiers tuent nos proches

Il a assisté à tout le crime, et il témoignera devant Dieu de son atrocité.

Les nouvelles en provenance de la frontière syro-turque se succèdent, rapportant des blessures infligées à des citoyens syriens par les tirs des gardes-frontières turcs. Ces incidents surviennent dans le contexte d'entrées illégales sur le territoire turc ou de soupçons de contrebande, un phénomène dont on parle beaucoup ces derniers temps. Souvent, ces blessures reflètent les tragédies vécues par la Syrie, conséquence de la guerre, de ses séquelles et de ses décombres. Elles racontent des moments difficiles, vécus par des personnes qui ont traversé cette histoire avec ses douleurs, ses espoirs, ses peurs, ses tristesses, ses ruines et sa poussière… De courtes histoires pour une longue guerre, dont les événements se déroulent « à l'est de l'Oronte ».

À l'est du fleuve Oronte, après plusieurs pentes et un plateau, vit Abou Saleh, un agent d'entretien, protagoniste de l'une de ces histoires.

Abou Saleh raconte :

« Je ne savais pas qu'en m'approchant de l'Oronte à la recherche d'un endroit propice pour poser ma canne à pêche, j'allais me retrouver pris dans une histoire courte dont les détails ont été enterrés dans une tombe creusée spécialement pour accueillir un de mes membres. Une nuit noire, teintée de la même obscurité que ma vie, marquée par la douleur de Jacob, la patience de Job et le chagrin d'Adam… Je ne savais pas alors qu'une vie humaine valait si peu, que le simple plaisir d'appuyer sur la détente d'un fusil suffisait à éteindre la lumière dans les yeux des hommes les plus forts et les plus endurcis…

Je vais exhumer la tombe de ma mémoire pour raconter les détails de cette histoire, en espérant qu'elle parvienne aux oreilles et au cœur du bon Erdogan et de son gouvernement. »

Monsieur le Bon, je ne suis pas un terroriste, et je n'ai jamais eu l'intention de l'être. Je fais partie de ceux qui voient en vous un espoir, une promesse de bonté et de bienveillance.

Mon histoire, monsieur, a commencé lorsque mon ami a crié pour m'alerter : un blindé de la gendarmerie turque arrivait du sud, en provenance du poste-frontière de Farfarieh, tristement célèbre. Tout le monde

sait que l'officier responsable de ce poste est l'un de ceux qui ont nui à votre gouvernement avant même de nuire aux Syriens.

Pris de panique, j'ai couru vers un réservoir d'eau en béton destiné à l'irrigation et m'y suis caché. Le blindé s'est arrêté après avoir repéré ma présence et est resté en surveillance pendant quatre heures d'affilée. Pendant ce temps, j'ai vu le soleil disparaître, la nuit s'installer, et j'ai compté des centaines d'étoiles scintillantes. Il fallait que je quitte la zone et que je retourne chez moi, ce foyer dont le loyer pesait sur mes épaules déjà courbées par la misère, et dont les murs abritaient mes enfants endormis.

Il n'y avait pas d'autre solution que celle que me soufflait mon ami :

« Sors et rampe jusqu'au canal d'irrigation ! »

Je pris alors ma décision. D'un bond, je sortis du réservoir et me mis à ramper vers le canal où mon ami m'attendait. Mon corps, recouvert de vêtements d'été légers, souffrait de chaque mouvement sur le sol rugueux.

Lorsque je l'atteignis enfin, je me laissai tomber à ses côtés, mon cœur trouvant un semblant de répit… Un répit de courte durée, brisé par le premier tir venu du blindé. Ce n'était pas un tir de sommation. C'était une balle tirée pour blesser, pour tuer.

Les tirs se sont alors succédé, éclatant autour de nous, réduisant en miettes tout ce qui aurait pu nous servir d'abri. Dans un réflexe instinctif, nous avons commencé à ramper en arrière, tentant d'échapper aux soldats turcs et à leur viseur.

Je n'avais jamais combattu de ma vie. C'était ma première bataille. Une bataille injuste. D'un côté, les soldats turcs avec leurs mitrailleuses et leurs fusils ; de l'autre, mon ami et moi, armés de nos seules prières et de nos cris pour implorer la clémence.

Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais compris pourquoi les tirs continuaient alors que nous étions bien sur le territoire syrien, à plus de 300 mètres de la frontière, du fleuve Oronte.

Nos têtes étaient tournées vers la Turquie, et nous poursuivions notre lente reptation en arrière, tandis que les faisceaux rouges des balles traçantes illuminaient l'obscurité.

Soudain, mon ami cessa de ramper. Il tourna la tête vers moi et me dit :

« Je suis touché. »

Je refusais d'y croire. J'espérais qu'il se trompait, qu'il exagérait.

« Où ? » demandai-je.

D'une voix à peine audible, il répondit :

« Entre le cou et l'épaule, du côté droit. »

L'histoire d'Abou Saleh n'était ni la première ni la seule dans la région. Il existe des dizaines d'autres récits similaires, dûment documentés, relatant les exactions commises par les gardes-frontières turcs contre des Syriens vivant à proximité de la frontière ou errant dans la zone à la recherche d'un moyen de subsistance, tentant de survivre au milieu d'une guerre impitoyable.

"Je tendis la main là où il me l'indiquait.

La chaleur du sang, sa viscosité, son écoulement… Ce que je ressentis alors ne ressemblait à rien de ce que j'avais connu auparavant. Un mélange de peur, d'humiliation et d'impuissance.

Mes pensées se brouillaient, se perdaient entre le réel et l'irréel. Mon corps se crispa, et une sensation de paralysie se propagea en moi à une vitesse fulgurante.

Mais je devais me ressaisir. Il fallait que je sauve mon ami, à n'importe quel prix. Sa famille était bien trop pauvre pour supporter la perte de son seul soutien. Son fils aîné n'avait que quatorze ans, et son frêle corps ne pourrait jamais endurer le dur labeur nécessaire pour nourrir sa mère et ses jeunes frères.

Alors qu'il serrait ma main dans la sienne, il me ramena brutalement à la réalité.

Dans un souffle, il murmura :

« Quatre balles ont traversé mon corps… Laisse-moi. Sauve-toi. Tes enfants ont besoin que tu survives pour eux. Ces quatre balles portent le nom de mes quatre enfants. Il en reste une dernière… Celle de mon plus jeune. Je peux encore tenir debout… Je couvrirai ta fuite… Tu dois fuir. »

Je ne pouvais pas comprendre ce qu'il disait.

Je tentai de le tirer avec moi, de toutes mes forces, jusqu'à ce que sa poitrine repose contre la mienne et que son visage se trouve à hauteur du mien.

Dans la faible lumière du clair de lune, j'essayais de graver ses traits dans ma mémoire.

Puis, soudain, la nuit s'illumina. Comme si nous étions en plein jour, en plein cœur de l'été.

C'était une grenade éclairante…

Jamais je n'avais imaginé que ces engins servaient à figer dans la lumière les visages de ceux que nous aimons…

Il me sourit faiblement et s'approcha pour me murmurer à l'oreille :

« Je suis mort. Sauve-toi. Sauve-toi et laisse-moi. Fuis tant que tu le peux. »

Ni la douleur de la balle explosive qui venait de percer ma cuisse droite, ni la fatigue ne m'empêchèrent d'essayer encore de le tirer avec moi.

Mais je n'y arrivais pas.

Alors j'ai crié, hurlé, pleuré, supplié, maudit le ciel et la terre…Il posa doucement sa main sur ma bouche et sourit à nouveau, luttant pour garder les yeux ouverts.

Ce fut un instant qui dura une éternité.

Et au moment précis où il ferma enfin les paupières…

Une balle lui traversa le front.

Un trou, en forme de croissant blanc, se dessina sous l'impact, avec une minuscule étoile rouge éclatant de la matière cérébrale projetée…

Et, avec l'écoulement de son sang, le tableau fut complet, monsieur le Bon…

Le sang de mon ami avait les couleurs de votre drapeau.

Mais la caméra de surveillance du poste-frontière n'a pas immortalisé cette image : le drapeau de votre nation, dessiné avec le sang d'un

homme qui, si souvent, avait levé les mains vers le ciel en priant pour vous.

Demandez à vos soldats, monsieur le Bon, qu'ils vous racontent l'histoire du drapeau turc tracé avec le sang d'un pauvre martyr… Peut-être se souviendront-ils. Peut-être vous souviendrez-vous…"

Je n'avais pas besoin des paroles d'Abou Saleh pour compléter l'histoire, car dans chaque larme qui franchissait la barrière de ses cils, se dessinait une toile, minutieusement tracée, qui achevait ce que la langue était incapable de décrire. C'était moi qui avais besoin d'une longue étreinte pour m'arracher à l'horreur de l'image, moi qui avais besoin d'une cigarette et d'une grande tasse de café.

Toutes mes ruses furent vaines pour dissimuler une larme qui s'était frayé un chemin à travers ma barbe blanchie par le temps. Il me regarda d'un air tremblant, les yeux baignés de larmes, comme s'il voulait dire : "Pardonne-moi, je n'avais pas l'intention de blesser tes émotions." Il détourna le regard après que j'eus esquissé un sourire forcé, puis s'écria d'une voix enrouée, s'adressant à sa femme : "Où en est le café ?". À cet instant, une seule ligne de poésie traversa mon esprit : "J'ai vu la mort frapper au hasard, celui qu'elle atteint, elle l'achève, Et celui qu'elle épargne, il vit et vieillit."

Selon des militants locaux, le nombre de blessés syriens par les tirs de l'armée turque (la gendarmerie) a atteint près de cinquante au cours des six derniers mois, dans une zone qui ne dépasse pas vingt kilomètres de long.

Abou Moustafa, un activiste médiatique originaire de la ville frontalière de Darkouch, confie : "Ce qui est le plus douloureux, c'est d'apprendre, encore et encore, que des membres de nos familles déplacées, fuyant l'enfer des barils explosifs et des bombardements ciblant les civils dans la campagne d'Idleb libérée, tombent sous les balles à la frontière syro-turque. Ce qui est encore plus tragique, c'est que 40 % des blessés succombent à leurs blessures, tandis que 30 % deviennent handicapés à vie. Quant aux autres, ils mettent plusieurs mois à guérir... Sans parler des réfugiés arrêtés par la gendarmerie turque, qui subissent des passages à tabac brutaux accompagnés d'insultes et de propos obscènes. Ceux qui sont capturés sur l'autre rive de l'Oronte, en territoire turc, sont généralement battus loin des caméras de surveillan-

ce installées le long de la frontière, précisément dans les ‘angles morts’ du champ de vision, ou derrière la digue de terre érigée pour empêcher les infiltrations.”

Les agissements de la gendarmerie turque ne se limitent pas aux tirs sur ceux qui tentent d’entrer illégalement en Turquie, souvent de simples ouvriers en quête d’un maigre salaire de 1 000 livres syriennes pour nourrir leurs enfants et leurs familles. De nombreux témoignages font état d’une volonté délibérée des gardes-frontières turcs de s’en prendre aux habitants et aux agriculteurs du côté syrien, indépendamment de leur métier, de leur âge ou de la raison qui les a conduits à s’approcher de la frontière.

Cela a eu des conséquences désastreuses pour certaines familles syriennes, dont les terres agricoles situées de ce côté de la frontière représentent leur unique source de revenus.

Il convient également de noter que la plupart des violations enregistrées et attestées (par témoignage) contre des citoyens syriens par la gendarmerie turque sont attribuées au poste-frontière du village turc de Farfarieh, relevant du secteur de Kirbıyas. Il est rapporté que l’officier responsable de ce poste est un partisan du régime d’Assad et affilié à une certaine communauté confessionnelle.

2

Entre le siège et la prison!

“L’histoire d’un médecin dessine les traits de Mouadamiyat al-Cham”

Il mange avec voracité, par crainte de connaître le sort des milliers d’enfants syriens affamés

Il le tenait entre ses mains tremblantes, le retournant lentement après l'avoir longuement humé. Ses yeux s'attardaient sur ce pain rond, comme s'il essayait d'en imprimer chaque détail dans sa mémoire. Ses genoux saillants sous le tissu de son pantalon révélaient la maigreur de son corps dissimulé sous une veste de velours ample. Un nez court et pointu, des yeux enfoncés sous des sourcils noirs, et des cheveux courts et taillés avec soin, tout cela dessinait les traits du docteur "Salam".

"Un an et trois mois sans voir un morceau de pain, sans en sentir l'odeur... Et apparemment, une semaine ne suffira pas à satisfaire mon instinct de le respirer. J'espère que vous pardonnerez ce geste involontaire."

Telles furent les premières paroles du docteur, rompant le silence abasourdi qui avait suivi sa réaction face à ce simple morceau de pain. Ce n'était pas le moment d'aborder l'histoire derrière ses mots ; un sourire forcé fut notre seule réponse, un sourire qui ne pouvait dissimuler les battements irréguliers de nos cœurs ni l'ébranlement de nos esprits. C'est alors qu' "Abou Hamada", notre hôte, prit la parole :"Allez, venez manger ce qu'Allah nous a donné."

Quelques bouchées seulement trouvèrent place dans l'estomac du docteur, après quinze mois de siège dans la Ghouta occidentale, où son ventre s'était habitué à une maigre ration d'herbes ou de feuilles de mûrier, une fois tous les deux jours. Ni "Abou Hamada" ni moi n'avons réussi à le convaincre de manger davantage. Ses arguments scientifiques étaient bien plus solides que nos tentatives d'insistance fondées sur les usages et les convenances. Nous avons donc choisi de nous taire, lui laissant la parole pour nous raconter quelques-unes des histoires qu'il avait vécues dans Mouadamiyat al-Cham, aux côtés de ses habitants assiégés, leurs espoirs et leurs souffrances.

Ce fut une nuit courte pour nos oreilles, mais terriblement longue pour nos cœurs.

Il nous raconta qu'un soir, alors qu'il sortait du bloc opératoire pour prendre un peu d'air et se reposer après deux opérations chirurgicales simultanées menées dans l'unique salle d'opération de l'hôpital de fortune, une femme d'une trentaine d'années fut amenée en urgence, grièvement blessée. La salle d'opération étant déjà pleine avec deux patients, il n'eut d'autre choix que d'intervenir immédiatement, seul, dans la salle de premiers secours. Son état était critique : elle avait été touchée par plusieurs balles de mitrailleuse lourde, ce qui avait entraîné

l'amputation d'un de ses bras ainsi que de graves lésions au thorax, aux poumons, à l'estomac et aux reins.

Bien qu'il ne fût pas chirurgien généraliste ni spécialiste en chirurgie vasculaire, il réussit à stabiliser son état et à mener une intervention complexe jusqu'à ce qu'une place se libère dans la salle d'opération. Lorsque le chirurgien arriva enfin, il insista pour que son rôle se limite à donner des indications, laissant au docteur Salam la responsabilité complète de l'intervention.

Oui, il avait sauvé cette femme. Mais au moment où son corps céda sous l'épuisement et la faim, il perdit connaissance...

Il nous a parlé de ses observations des victimes du massacre chimique, nous a raconté l'histoire de cette petite fille endormie, avec ses cheveux ondulés et dorés, ses grands yeux ouverts aux couleurs profondes, et la fraîcheur qui reposait sur ses lèvres. Son visage enfantin semblait chercher des réponses. Ses yeux, à la recherche de son père, ont croisé celui d'Azraël, l'ange de la mort, qui venait de récolter ces âmes. Elle l'a accueilli avec un sourire et une larme chaude, espérant un prolongement de la vie. Cependant, son étreinte avec son corps fragile a précipité les derniers instants de sa vie, emportant son âme, qu'il a pris en charge pour l'éternité.

Il parlait avec des sentiments contradictoires. Parfois, la fierté et l'honneur brillaient sur son visage, tandis qu'à d'autres moments, la tristesse, la douleur et le regret prenaient le dessus. Ces mêmes émotions apparaissaient sur son visage lorsqu'il nous racontait comment il avait dû quitter la région, contraint de laisser derrière lui ses proches et ses amis face au siège et à la machine de mort systématique.

Je n'oublierai jamais ce regard, aussi longtemps que je vivrai. Je n'oublierai jamais sa larme brûlante derrière ses cils lorsqu'il a appris que le médecin responsable des blessés syriens dans la vallée libanaise ne voulait pas de lui pour l'aider à superviser les blessés, prétextant qu'il n'était pas médecin, mais juste un technicien médical, et qu'il n'y avait pas de place pour des gens comme lui dans le centre de soins administré par un groupe à barbe longue et moustaches bien taillées.

Je n'ai pas oublié ses halètements étouffés sous la couverture ce soir-là, alors que je faisais semblant de dormir dans la cuisine d' "Abou Hamada", après que la maison se soit remplie de réfugiés syriens et de

parents.

Le Dr. “Salam” quitta la maison d’ “Abou Hamada”, se dirigeant vers Beyrouth puis vers la Turquie. Nous sommes restés en contact pendant environ un mois, voire un peu plus, via les moyens de communication disponibles, jusqu’à ce que ses nouvelles cessent, pour que j’apprenne plus tard qu’il était retourné à Damas pour poursuivre quelques documents scolaires.

Et puis, ce qui devait arriver arriva... la prison était plus proche de lui que la réalisation de son rêve de devenir médecin avec un diplôme universitaire en papier.

Comment un tel scénario peut-il se répéter deux fois ?! Comment peut-on se faire piquer par le même serpent deux fois ?!

Oui, c’est exactement ce à quoi vous pensez ! L’histoire se réécrit. La réalité de l’histoire du Dr. “Salam”, dans ses moindres détails, est la même que celle vécue et qui se vit à «Moadamiya al-Sham». C’est cette étrange correspondance que l’on peut observer entre les deux histoires. Comme le Dr. “Salam” a pleuré la déception et la solitude, malgré son expertise dans le soulagement de la douleur, «Moadamiya» pleure seule, malgré l’expérience de ses combattants dans le sens de la résistance. Comme le Dr. “Salam” a été choqué par les détenteurs de costumes officiels parmi ceux qui ont pris part à la révolution, «Moadamiya» est choquée par ceux qui ont adopté la barbe par pur apparat. Même dans les moments les plus difficiles, l’histoire du Dr. “Salam” ressemble à celle de la ville de la résistance. La prison est la même, le geôlier est le même. Les spectateurs, les lâches et les négligents sont les mêmes.

Il est raconté que :

Le Dr. “Salam” est originaire d’une ville syrienne lointaine, loin de “Damas” et de ses banlieues. Il a choisi ce nom de plume par conviction, croyant en la grandeur de ce mot. Il possédait de nombreuses compétences médicales accompagnées d’une expérience pratique, telles que la chirurgie générale, la chirurgie vasculaire et l’anesthésie.

Il était également le seul ophtalmologiste dans l’hôpital de campagne de «Moadamiya al-Sham», et il avait inventé plusieurs dispositifs médicaux qui ont contribué à sauver des centaines, voire des milliers, de patients et de blessés syriens dans les villes de «Moadamiya» et de «Daraya».

3

Elle cachait les médicaments dans ses jouets

la Turquie honore la plus jeune militante de la révolution syrienne

Un seul cri sous l'eau… a suffi pour faire naître cette vérité

Aya, une petite fille de six ans, n'a jamais été à l'écart de l'engagement de sa famille dans le mouvement pacifique de la révolution. Elle demandait toujours à sa mère de lui trouver un rôle, comme les autres membres de la famille, dans le cadre de la révolution. Malgré tous les efforts de sa famille pour éloigner l'enfance d'Aya des luttes révolutionnaires, Aya ne se contentait pas de rester en marge. Elle s'impliquait activement dans les manifestations pacifiques de son quartier, répétant les slogans révolutionnaires que son frère aîné, chanteur de la révolution dans le quartier, criait haut et fort.

"Prends-moi avec toi, je peux t'aider"

Disait-elle, selon sa sœur aînée, qui travaille en tant que secouriste et militante dans le domaine médical.

Nous n'avons pas réalisé, même une seconde, qu'Aya avait le courage et la bravoure que beaucoup d'entre nous n'avaient pas. Je n'oublierai jamais la première fois où le rôle d'Aya dépassait la simple répétition des slogans dans les manifestations. Ce jour-là, Aya a refusé de se tenir près de la fenêtre pour crier avec les manifestants. Elle voulait m'aider à organiser le matériel médical, attendant l'arrivée imminente des forces de sécurité et des miliciens. Elle répétait sans cesse : "Prends-moi avec toi, je peux t'aider." Les bruits des manifestants se sont estompés entre cris et appels à l'aide, et il ne restait plus que les voix des policiers et leurs insultes, mélangées aux bruits des balles. À ce moment-là, je me suis rendue compte que des blessés n'avaient pas pu atteindre ma maison à cause de la présence des forces de sécurité et des miliciens dans le quartier. Mon téléphone a sonné, et on m'a informée qu'un blessé dans un état critique se trouvait dans une maison voisine et que je devais m'y rendre immédiatement. Les minutes passaient comme des années, et je me retrouvais piégée à la maison, incapable de sortir. J'avais peur d'être fouillée, d'être arrêtée, et ma pensée était paralysée par la sonnerie incessante de mon téléphone.

À ce moment, Aya m'a demandé : "Pourquoi as-tu peur ? Mais on dit toujours que Dieu est avec nous... Je vais y aller. Reste ici, ne viens pas aider personne, même si c'est l'un de tes frères. D'accord ? Reste ici et ne va pas aider personne."

"Pourquoi as-tu peur ? Dieu est avec nous !"

Aya a commencé à ranger quelques équipements médicaux dans son petit sac à dos, en pleurant et en répétant : “Pourquoi as-tu peur ? Dieu est avec nous.” Un moment de silence et d’étonnement m’a envahie, avant que mon téléphone ne sonne à nouveau. Je me suis laissée emporter par la foi d’Aya et j’ai préparé ce qu’il fallait pour son petit sac.

J’ai lu quelques versets du Coran, ouvert la porte de l’appartement et me suis dirigée vers la sortie. Ce qui m’a le plus étonnée dans l’attitude d’Aya, c’était son comportement au moment où nous quittions la maison. Elle s’est précipitée vers les policiers en faisant semblant de pleurer et les a suppliés : “Tonton, s’il vous plaît, ne nous laissez pas, ne nous laissez pas, les miliciens vont nous tuer... Tonton, amène-nous chez nous, s’il vous plaît... Dieu te garde, tonton, ne nous laisse pas, emmène-nous chez nous.” Le policier n’a pas pu résister et a pris Aya dans ses bras, puis s’est tourné vers moi pour me demander où j’habitais, avant de m’emmener à “ma maison”, sous sa protection, et la grande innocence d’Aya.

C’est l’une des histoires d’Aya et de son implication dans la révolution de la dignité. Cette petite fille a, grâce à sa détermination, réussi à introduire des dizaines, voire des centaines de seringues, de médicaments et de fournitures médicales dans la zone de Mazzeh, malgré le siège imposé par les forces du régime et les miliciens.

“Maman est très fatiguée!”

(Aya), la petite fille, vit maintenant avec sa famille dans un petit village sur les pentes des montagnes d’Antakya. Depuis deux ans, elle se souvient de son sac à dos en forme d’ours et des visages des blessés qu’elle a aidés à sauver. Elle rêve de retourner dans la maison qu’elle n’a pas revue depuis qu’elle a été détruite, enterrant sous ses décombres les souvenirs et les années vécues par sa famille. Aya, qui a aidé tant de personnes, essaie maintenant d’aider sa mère, que le temps a brisée, modifiant les traits de son visage et de son corps.

Aya, qui a récemment eu huit ans, dit : “Maman est très fatiguée. Regarde comment ses mains tremblent, et aussi ses pieds, ils lui font mal tout le temps. Elle ne dort pas la nuit à cause de la douleur. Je lui dis toujours de ne plus travailler dans les champs ou à la maison, moi et mes frères et sœurs, on travaille. Mais elle ne répond pas et continue à

aller travailler, et elle souffre la nuit. Et elle me dit toujours : ‘Reste intelligente à l’école, et moi, je vais bien’.”

Aya continue avec innocence : “Oui, j’aime l’école, et j’aime ma maîtresse et mes amis, mais j’aime ma maman encore plus. Je n’aime pas l’école juste parce que ma maîtresse me donne un livre turc chaque jour, parce que je suis sage et la première de ma classe. J’aime l’école parce que je veux devenir médecin et soigner les blessés des manifestations.”

Puis, Aya avec une naïveté enfantine dit : “Tu crois que les manifestations sont finies ? Non, elles ne finissent pas. Tu te souviens combien de fois on a dit : ‘Vers le paradis, des martyrs par millions’ ? Eh bien, ce n’est pas encore des millions.Les millions sont encore nombreux. Les révolutionnaires disaient ça, et les révolutionnaires ne mentent pas.

Et si les manifestations finissent, mes oncles seront tristes. Mon oncle Samer est mort en martyr à Alep. Mon oncle Magdi et mon oncle Bassam sont morts en prison.”

“Ça suffit, Aya. Va chercher ton certificat de reconnaissance et montre-le à ton oncle... Allez, va”, dit Umm Diyaa d’une voix lourde de soucis et de tristesse.

Cérémonie de reconnaissance et chants en turc !

Elle me regarda avec des yeux fatigués et secoués, puis dit : “Tu sais pourquoi la révolution ne meurt pas ?” Avant que je puisse répondre, Umm Diyaa ajouta : “Si quelque chose peut apaiser mes souffrances et ma solitude, c’est Aya. Tu sais qu’une délégation turque est venue à l’école d’Aya pour la récompenser. Ils nous ont dit qu’ils n’arrivaient pas à croire que cette fille était syrienne. Si elle n’avait pas chanté en arabe, ils n’auraient pas cru qu’elle était arabe. Maintenant, elle parle turc comme un rossignol, on ne peut plus la différencier des Turcs. Elle a été première de sa classe, écrit des poèmes en turc et chante en turc.

Ils lui ont même réservé un numéro spécial lors de la journée des élèves, elle est montée sur scène, a récité un poème qu’elle avait écrit et a chanté et dansé. Je n’arrivais pas à croire ce que je voyais. Bien qu’elle fût si heureuse, ma douleur était encore plus grande. Une délégation turque est venue, je ne sais pas d’où, parce que cette fille

syrienne avait excellé à l'école, surpassant les Turcs, et ils l'ont félicitée. Et nous, ceux qui avons tout sacrifié, sommes là à mendier pour un morceau de pain pour survivre. Mes trois frères sont partis sans me dire au revoir, mes deux enfants ont été emprisonnés avec leur père à deux reprises. Ma maison a été détruite. Nous avons fui, nous sommes dispersés et déplacés. Nous avons payé un prix plus élevé que ce que nous pouvions supporter. À force de douleur, je ne sais même plus ce qui me fait le plus mal. Et je ne peux pas aller à l'hôpital parce que je n'ai pas l'argent pour le transport, et même si j'en avais, je n'aurais pas l'argent pour les médicaments. Moi qui ai apporté des médicaments à toute la Syrie, je ne trouve même pas de médicaments pour moi. Moi qui ai vendu mes bijoux pour acheter des médicaments pour les enfants de la révolution, les représentants de la révolution me demandent maintenant de vendre ma dignité pour soigner ma propre condition. Ceux qui ont sacrifié tout doivent mendier, tandis que ceux qui ont profité de la révolution, dont on ne sait même pas d'où ils viennent, vivent depuis quatre ans grâce à la révolution. La révolution n'est pas terminée... La révolution peut être malade, mais elle ne meurt pas. La révolution reviendra pour ses enfants... pour Aya et ses semblables... pour ceux qui ont sacrifié pour elle... mais après qu'elle ait mangé tout ce que ceux qui l'ont trahie ont laissé derrière."

4

Des Syriens au Liban « confrontés » à une mort d'un autre genre

Ils cherchent ce qu'il reste de la dignité humaine.

« Ils l’ont détruite et se sont installés sur ses ruines », murmura-t-elle d’une voix éteinte, tandis qu’un torrent de larmes brûlantes sillonnait ses joues brunes, éclatant tel un chagrin noir au milieu de la blancheur glaciale de l’hiver.

Oum Nabil, réfugiée syrienne déracinée de la ville martyrisée d’Al-Qusayr, demeure au Liban dans une misère accablante. Elle n’a cessé de pleurer, avec sa fille condamnée au silence de la paralysie cérébrale, durant toute la durée de notre visite dans cet abri misérable qu’elle ose appeler “chez elle”.

Huit âmes s’accrochent à cette existence précaire : le plus âgé, son fils Nabil, a vingt-deux ans, et le plus jeune, son petit-fils fragile, n’a même pas franchi sa première année de vie.

« Mon mari m’a abandonnée », confie-t-elle d’une voix tremblante où résonne une détresse sans fond. « Il est parti, sans laisser de trace, emporté par l’amertume d’une dispute déclenchée par notre incapacité à payer le loyer de cet endroit misérable... Deux cent cinquante mille livres libanaises pour deux pièces nues, désolées, dépouillées de toute humanité. Pas de fenêtres pour nous protéger du froid cruel, pas de portes pour garantir une maigre sécurité, pas même l’ombre d’une installation sanitaire... Rien, si ce n’est la misère qui nous enlace de ses griffes glacées. »

Oum Nabil poursuit, d’une voix brisée par l’épuisement et l’amertume :

« Nous avons fui les bombardements, la destruction qui a dévoré notre ville bien-aimée et réduit notre maison en cendres. Nous nous sommes enfuis, emportant avec nous quelques pièces dissimulées pour les jours sombres, implorant la miséricorde de Dieu, avançant sans savoir où nous mèneraient nos pas tremblants.

Lorsque nous avons atteint le Liban, nous avons découvert une souffrance que nous n’aurions jamais pu imaginer. Une misère féroce qui nous accueillait comme une bête affamée. Nous n’avons trouvé ni refuge pour nous abriter, ni travail pour subvenir à nos besoins les plus élémentaires. C’était comme si nous avions quitté les flammes de l’enfer pour tomber dans un abîme encore plus profond, où la cruauté se dissimule sous un voile d’indifférence glacée.

Je ne peux même pas acheter les médicaments nécessaires pour ma

fille infirme, ni le lait pour nourrir mon petit-fils dont les pleurs déchirent mes entrailles. Nous sommes privés du moindre signe de vie digne de ce nom.

Quant à cet endroit sordide que l'on ose appeler maison... Ce n'était qu'une étable abandonnée, autrefois réservée aux moutons et aux vaches. L'air y est empesté d'une puanteur insoutenable, et le pire de tout, c'est cette invasion implacable de puces qui infestent chaque recoin de ces murs misérables. Leur morsure est un supplice constant.

Les pleurs de ma fille infirme... Ils résonnent jour et nuit, comme un cri étouffé dans l'obscurité. Un peu de ces larmes naît de la faim qui la ronge, mais le plus souvent, c'est la douleur cruelle de ces parasites qui s'acharnent sur elle. »

Les sanglots de ma fille infirme... Peu d'entre eux sont dus à la faim, et la plupart trouvent leur origine dans l'agonie implacable infligée par ces puces cruelles.

Nous avons quitté cet abri misérable, mais l'image de l'enfant tourmentée ne cesse de hanter nos esprits. Cette silhouette frêle qui se tord de douleur, et ce regard éteint d'Oum Nabil, ses yeux rougis par les larmes, sa voix étranglée par le désespoir, ses mains levées vers le ciel dans une supplique déchirante. Une prière qui ferait frissonner même les cœurs les plus endurcis, un cri muet dirigé contre deux monstres politiques jumeaux : un régime meurtrier et une opposition vaine et corrompue, qu'elle accuse d'être des voleurs d'espoir et de dignité.

Le récit douloureux d'Oum Nabil ne diffère guère de celui de la famille de Mohamed, si ce n'est par le lieu et les circonstances. Leurs mots résonnent de la même souffrance.

Mohamed et sa famille survivent dans ce qui ressemble à une tente à peine dressée sur une terre basse, dénudée de tout espoir, en plein cœur d'une saison pluvieuse qui ne laisse aucun répit. Cette toile fragile ne protège ni les corps ni les maigres possessions de la famille contre les eaux glacées qui s'infiltrent sans pitié, transformant l'abri en un marécage impitoyable.

Le désespoir s'intensifie devant la fragilité d'un nouveau-né qui n'a pas encore achevé son troisième jour de vie. Le froid impitoyable a déjà teinté sa peau délicate d'une inquiétante teinte bleutée, et sa mère, dans un élan désespéré, a déchiré sa propre robe pour en façonner une couverture de fortune.

Elle espère, avec une foi vacillante, que ce morceau de tissu déchiré puisse offrir à son enfant la moindre chaleur, une protection dérisoire contre l'étreinte glaciale de cet hiver implacable.

Le regard furtif de Mohamed vers le paquet de tabac éveilla une intuition chez mon ami, ce fumeur invétéré de la marque syrienne « Hamra ». Ce simple geste révélait une vérité douloureuse : Mohamed, lui aussi, était un fumeur privé même du réconfort amer d'une cigarette, ce maigre refuge contre une détresse que les mots peinent à décrire dans un simple reportage.

Mais il suffisait d'une seule cigarette tendue avec compassion pour briser la façade de cet homme que la vie avait forgé dans la dureté. Une larme inattendue naquit au coin de son œil, trahissant une douleur ensevelie sous des années de souffrance inexprimée.

C'était comme si, à cet instant précis, cette cigarette symbolisait bien plus qu'un simple répit contre l'angoisse : elle était une main tendue, une invitation silencieuse à libérer un fardeau trop lourd à porter seul. Mohamed, cet homme d'apparence solide, avait simplement besoin de quelqu'un pour écouter les tourments qui le rongeaient, pour accueillir enfin l'histoire de ses plaies ouvertes.

Mohamed parle, d'une voix chargée d'amertume et de résignation :

« Il m'a fallu vendre ce qui restait des maigres meubles de ma maison pour atteindre le Liban, espérant trouver, avec ma famille, une parcelle de sécurité, un répit temporaire jusqu'à ce que Dieu décrète ce qui doit être. Jamais, même dans mes pires cauchemars, je n'aurais imaginé que la douleur ici puisse surpasser celle que j'ai endurée dans mon propre pays, à Deir Al-Asafir, dans la Ghouta orientale de Damas.

Mais ainsi en a voulu le destin, et nul ne peut échapper à ce qui est écrit.

Mon arrivée au Liban coïncidait avec l'approche de l'accouchement de ma femme. Ce moment qui aurait dû être empli d'espoir fut, au contraire, le point de départ d'un supplice qui ne semble jamais vouloir prendre fin.

Comme si cela ne suffisait pas, l'afflux continu de membres de ma famille et de quelques proches venus chercher refuge à leur tour n'a fait qu'alourdir un fardeau déjà insoutenable.

Et puis, il y a la manière dont le gouvernement libanais et une partie de la population nous traitent, nous autres réfugiés syriens, avec un mépris qui ajoute une amertume indicible à notre misère.

À cela s'ajoute l'inefficacité accablante des organisations humanitaires, de l'ONU, et même de certaines associations caritatives censées nous aider. Leur négligence, leur lenteur, leur manque de compassion... Tout cela n'a fait qu'aggraver notre détresse. »

Oum Omar, sa femme, rompt le silence pesant qui s'est installé. Sa voix trahit une colère amère, mêlée à une détresse qui ne trouve aucun apaisement :

« Pourquoi l'ONU ne prend-elle pas en charge l'intégralité des frais médicaux des réfugiés syriens ? Pourquoi laisse-t-elle ces maudits quinze pour cent sur nos épaules déjà brisées ? Est-il concevable qu'elle prétende couvrir quatre-vingt-cinq pour cent des coûts tout en affirmant qu'elle est incapable d'assumer le reste ?

Ou est-ce là une autre forme de marchandage ? Un stratagème perfide orchestré entre l'ONU, les propriétaires des hôpitaux, et tous ceux qui profitent de notre misère ?

Dis-moi, si nous avons dû vendre jusqu'au dernier meuble de notre maison pour atteindre le Liban, d'où pourrions-nous tirer ces quinze pour cent exigés pour une urgence médicale ? Comment pourrait-on arracher à notre propre chair ce qui nous est réclamé alors que tout ce que nous possédions a déjà été sacrifié sur l'autel de notre fuite ? »

Au fil de notre conversation avec la famille de Mohamed, nous avons appris que l'hôpital où Oum Omar avait accouché avait retenu son fils, attendant que la totalité des frais soit réglée.

Cela fut confirmé par Mohamed, qui nous expliqua que ce n'était qu'un acte de charité d'un bienfaiteur anonyme qui avait pris en charge les quinze pour cent restants, permettant ainsi la libération de son enfant et la fin de leur calvaire.

Il convient de rappeler qu'en mars 2013, selon le recensement de la Commission des Nations Unies pour les réfugiés, le nombre de réfugiés syriens au Liban avait atteint un total tragique de 356 000.

Nous poursuivîmes notre chemin à la recherche d'une autre famille

syrienne, dont on nous avait dit qu'elle vivait non loin d'ici.

« Abou Khalil ! » cria mon ami après que nous eûmes frappé à la porte, épuisés par la montée difficile vers leur demeure élevée. Le froid mordait déjà nos pieds et s'insinuait dans nos os, pénétrant sans pitié. Le vent d'hiver semblait nous attaquer, sans aucune indulgence.

Après un temps qui nous parut interminable, nous frappâmes une nouvelle fois, cette fois plus fort, dans l'espoir que quelqu'un nous réponde enfin.

Un souffle rauque se fit entendre à l'intérieur de la pièce, suivi d'une toux forte et douloureuse. Une voix faible, celle d'une femme âgée, se fit entendre, nous annonçant d'une voix fatiguée :

"Abou Khalil n'est pas ici."

Puis, le bruit de la toux reprit, plus aigu et incessant, se mêlant à un cri désespéré d'une autre femme, probablement sa fille, qui appelait sa mère dans un état de panique évidente :

"Maman, bois de l'eau !"

Après avoir insisté, la porte s'ouvrit, nous permettant enfin de voir ce qui se passait à l'intérieur de la pièce.

Je n'oublierai jamais cette scène tant que je vivrai… Trois femmes et un enfant de moins de trois ans étaient assis les uns contre les autres, étroitement regroupés. Sur leurs corps, trois couvertures en laine fines et fragiles, totalement insuffisantes pour protéger même une seule personne contre le froid glacial de la région.

Devant une femme âgée, amputée des doigts des deux pieds, se trouvaient des boîtes de médicaments vides. Elle tenait dans ses bras le petit enfant, qui souffrait d'une forte fièvre, tentant désespérément de protéger son corps fragile de la chaleur intense de sa fièvre, dans un environnement où la température extérieure était bien plus humaine que la souffrance qu'il endurait.

L'une des femmes, qui nous ouvrit la porte, nous accueillit avec des yeux noyés de larmes, un regard lourd de tristesse qui résumait à lui seul des milliers de mots et de pensées. Ses prunelles semblaient porter un jugement silencieux sur les mensonges et les faux discours de ceux qui se revendiquent défenseurs des droits de l'homme et des con-

ventions qui les entourent. Son regard semblait murmurer : “Nul d’entre vous ne croit vraiment tant qu’il ne souhaite pas pour son frère ce qu’il désire pour lui-même.”

La mort, autrefois définie comme le “départ de l’âme du corps”, était notre seule conception de la fin. Cependant, nous avons appris à croire que, parfois, la vie elle-même peut être bien plus cruelle que la mort, surtout pour les milliers de Syriens déplacés dans les pays d’asile, qui vivent une souffrance infiniment plus douloureuse que la mort elle-même.

5

Les porteurs de “turbans” au Liban assurent que “notre tabagisme” retarde leur victoire.

Elle ressent de la honte face aux actes des êtres humains, surtout de ceux qui croient être les représentants de Dieu sur Terre.

“Ô Seigneur, nous n’avons que Toi, ô Allah” : un hymne qui a résonné dans les voix des Syriens pendant deux longues années, porté par les souffles épuisés d’un peuple en quête d’espoir. Et aujourd’hui, cet écho sacré grandit, s’amplifie dans la gorge d’un jeune “mujahid” blessé, qui le murmure, le répète, entre les takbirs de victoire et les sanglots de deuil. Ses paroles, chargées de douleur et de résilience, traversent les murs de l’indifférence, atteignant même ceux qui refusent d’entendre.

“Ô Seigneur, nous n’avons que Toi, ô Allah” : un cri ancestral, enveloppé de la poussière des siècles passés, qui a retrouvé son éclat et sa vigueur grâce à la révolution d’un peuple ayant choisi de se tenir aux côtés de Dieu, implorant de Lui, et de Lui seul, une victoire éclatante. Ce refrain sacré porte en lui des récits et des épopées que les mots éphémères ne sauraient contenir. Il a été prononcé avec justesse pour des réfugiés syriens sur la terre du Liban, où beaucoup d’entre eux affrontent non pas une simple “difficulté”, mais une véritable crise avec certains porteurs de turbans, des cheikhs dont les motivations, multiples et complexes, méritent que l’on s’y attarde... Voyons donc !

Mohammed est un jeune Syrien qui a quitté sa terre natale pour le Liban, à la recherche d’un traitement après avoir été gravement blessé lors d’un affrontement, plusieurs éclats de shrapnel ayant emporté l’une de ses lumières, celle de son œil droit.

Il nous confia un jour, avec une voix empreinte de résilience : « Mon histoire, certes tragique, semble insignifiante comparée à celle de nombreuses familles syriennes qui ont fui les bombardements pour échapper à la mort et ont trouvé refuge au Liban, cherchant une lueur de sécurité au milieu des ténèbres. Permettez-moi de la résumer ainsi : après être sorti d’un hôpital collaborant avec la Croix-Rouge, qui avait pris en charge les frais de l’intervention chirurgicale que j’avais subie, un homme, appartenant à l’un des groupes islamistes, vint à ma rencontre. Il me conduisit, à peine rétabli, dans une petite chambre, où je devais poursuivre ma convalescence. Il me tendit une aide modeste mais précieuse : un peu de nourriture, un matelas en mousse, une couverture en coton, et quelques pièces de monnaie pour me permettre de subvenir aux besoins les plus urgents. »

Quelques jours plus tard, le même homme revint me voir pour m’informer que le cheikh qui m’avait aidé avait décidé de couper toute aide à mon égard, après avoir pris la décision de ne plus soutenir quiconque

fume, car, selon ses paroles, « le tabac retarde la victoire ». Bien que cette nouvelle ne me surprît guère, connaissant la position de ce groupe qui avait, au préalable, cessé de soutenir même les familles de martyrs pour cette même raison, il n'en demeurait pas moins choquant de constater qu'aucun représentant de la Croix-Rouge ne m'avait demandé si je fumais ou non. La Croix-Rouge, après tout, avait couvert des frais chirurgicaux assez élevés et continue à fournir des services médicaux aux blessés syriens sans juger leur comportement.

Et Mohammed conclut son récit avec une question poignante : "Mon questionnement à ce cheikh et à d'autres est simple : est-ce ainsi que l'Islam guide les âmes ?"

Oum Maher», une réfugiée syrienne en provenance de la campagne de Damas, raconte : "J'ai quitté la Syrie après que ma maison ait été bombardée et que mes enfants aient été forcés de fuir à cause des persécutions des forces du régime. En arrivant au Liban, je n'avais même pas assez d'argent pour un repas qui suffise à nourrir mes filles et moi. Un homme syrien m'a alors dirigée vers une organisation caritative islamique qui s'occupe des réfugiés syriens. Je m'y suis rendue, et pendant un court moment, ils m'ont permis de survivre, de sentir une certaine sécurité. Le plus important, c'est qu'ils m'ont trouvé un logement dans un des bâtiments de l'association. Mais quelques jours plus tard, un homme est venu me voir et m'a informée qu'il fallait que je paye un loyer pour cet endroit, un montant de trois cents dollars américains. Il m'expliqua que le nombre de réfugiés augmentait et que cette somme servirait à acheter des fournitures pour aider les nouveaux arrivants."

La femme poursuit son récit, les larmes inondant ses yeux abattus : "Je n'avais d'autre choix que de porter ce que j'avais pu emporter de Syrie : une boîte de médicaments pour ma petite fille et mon sac à main, tout en murmurant les mots auxquels nous nous accrochons depuis toujours : 'Ô Seigneur, nous n'avons que Toi, ô Allah'. Heureusement, j'ai croisé un frère parmi les réfugiés syriens, et j'ai vécu un moment chez sa famille, jusqu'à ce qu'il m'aide à trouver une petite chambre pour mes filles et moi. Nous vivons toujours ainsi, partageant la nourriture et l'eau avec les autres, et nous rendons grâce à Dieu pour tout."

En quittant la maison de cette femme, ses questions restaient suspendues, particulièrement lorsqu'elle dit, d'une voix étranglée : "Les associations qui viennent en aide aux réfugiés syriens au Liban achètent-ell-

es réellement les fournitures humanitaires, ou bien leur sont-elles servies sur un plateau d'argent, pour qu'elles puissent les distribuer à leur manière ?!"

La réponse à cette question, nous l'avions lue récemment dans un rapport publié sur l'un des sites électroniques syriens. Selon ce rapport, l'« Azhar al-Bekaa », une institution affiliée à la Dar al-Fatwa, aurait pris des portions de nourriture destinées aux réfugiés syriens, fournies par le Conseil Danois, pour les distribuer à ses étudiants. Selon l'enquête, Azhar al-Bekaa aurait également transféré 1 600 litres de carburant destinés aux réfugiés syriens vers les générateurs des terrains de waqf à la ville de Housh al-Harima, dans la région de la Bekaa Ouest, et bien sûr, ce carburant avait été initialement fourni par le Conseil Danois pour les réfugiés.

Il semble, en fin de compte, que le Croissant-Rouge et ses alliés, les organisations non islamiques, malgré leurs négligences flagrantes, continuent de nous soutenir pour une seule raison : nous maintenir dans l'illusion du tabac, afin que la victoire se fasse attendre indéfiniment… À l'opposé, certains porteurs de turbans « s'ingèrent » dans chaque détail de nos vies, prétendant œuvrer pour notre victoire, ou la leur… Qui sait ? Peut-être que l'unique certitude, c'est qu'ils sont les seuls à savoir ce qu'ils veulent… Une farce qu'on ne peut s'empêcher de relever avec amertume.

Chapitre 4
Derniers murmures de la rivière

1

Au bord de la perte

Il n’a pas peur de voler comme nous, les Syriens

Des nuages blancs, tels des morceaux de coton libres, dérivent lentement sur les ailes du vent. Notre petit village, habitué à la rudesse des jours, ressemblait ce matin-là à une mariée parée des champs de blé ondulant sous les rayons du soleil.

Omar, sept ans, courait à travers les champs comme un oiseau libre. Ses jambes fines s'enfonçaient parmi les épis comme si elles cherchaient un trésor caché dans les herbes dorées. Ses rires étaient une musique douce qui se glissait dans l'air paisible, remplissant l'espace de l'odeur pure de l'innocence et de l'allégresse.

Puis soudain, le ciel se déchira. Un rugissement métallique, comme une bête égarée des enfers, éclata dans l'air. Les regards se levèrent, pétrifiés, les souffles suspendus, les âmes clouées entre l'espoir et la terreur.

L'explosion était un éclair déchirant l'existence. La terre trembla comme une créature souffrante. Une chaleur brûlante envahit la jambe droite d'Omar, comme si des flammes éternelles plantaient leurs griffes dans son petit corps. La douleur n'était pas une simple sensation ; c'était une entité sauvage dévorant ses sens sans pitié.

Il cria. Un cri semblable au râle d'un oiseau blessé, dont les fragments se dispersaient entre la poussière et le sang. Ses yeux grands ouverts cherchaient un sens à ce qui se passait, mais tout se transformait en un brouillard rouge.

Dans la maison délabrée à l'orée du village, sa mère était assise sur un lit abandonné par le sommeil depuis longtemps. Ses yeux, noyés dans un vide glacé, ne regardaient rien. Depuis ce jour où les milices loyalistes avaient envahi leur maison, emportant son mari sous ses yeux, elle se noyait dans une dépression fangeuse. Son attente, autrefois nourrie par l'espoir, était désormais desséchée comme une terre brûlée.

Elle entendit l'explosion. Au début, elle ne bougea pas. Comme si elle était devenue une coquille sans âme, dépouillée de toute capacité de frayeur. Puis, soudain, elle se mit à courir. Ses jambes nues dévoraient le chemin, ses cheveux épars s'envolaient comme s'ils portaient ses cris réprimés. Elle cherchait son fils ou bien une partie d'elle-même égarée dans cette fumée noire, comme si elle tentait de traverser l'enfer pour retrouver sa maternité.

Son fils gisait comme un oiseau brisé parmi les décombres. Ses yeux s'ouvrirent en un effroi muet, comme si toute sensation de vie lui avait été arrachée. Elle s'arrêta un instant, le temps lui-même semblait s'être brisé à ses pieds. Ses membres tremblaient, ses genoux fléchissaient comme si la terre cherchait à l'engloutir. Elle sentit son âme plonger dans un abîme sans fin, chutant tandis qu'elle s'accrochait désespérément à l'illusion que tout cela n'était qu'un cauchemar qui la hantait.

Elle se précipita vers son corps mutilé avec des pas chancelants, ses bras tendus devant elle comme une noyée cherchant une bouée dans une mer de cendres. Son visage se contractait comme une terre desséchée par la soif, et sa voix jaillit, éraillée, mélange d'incrédulité et de déni.

Elle tomba à genoux, ou plutôt s'effondra, comme si ses os s'étaient brisés sous le poids de la douleur. Elle l'enlaça de ses bras tremblants, l'entourant comme un cocon cherchant à le protéger de la mort qui avançait. Ses sanglots étaient des poignards qui lui déchiraient la poitrine, ses souffles saccadés comme si la vie la quittait peu à peu. Les larmes coulaient sur son visage sans qu'elle en ait conscience, portant avec elles l'amertume de la perte.

Elle criait son nom, mais sa voix n'était qu'un écho désespéré se dissipant dans le vide. Ses mots étaient un mélange de prière, de déni et de supplication, trébuchant entre l'appel à la survie et la menace lancée au monde entier. Sa main tremblante effleurait son front couvert de poussière, cherchant le battement de vie qui s'éteignait lentement. Elle ne voulait pas seulement s'assurer qu'il était vivant, elle tentait, avec une obstination déchirante, de lui rendre la vie par son toucher.

C'était une lutte entre la mort et l'amour. Son monde, jadis englouti par le désespoir, n'avait plus qu'un seul sens : Omar. Son unique enfant, son cœur battant dans un petit corps déchiré.

Le corps frêle d'Omar gisait parmi les décombres, tel une poupée brisée, noyée dans un océan de boue, de poussière et de sang. Elle le souleva de ses bras tremblants. Il ne pleurait pas. Seul son visage contracté sous l'emprise de la douleur et un gémissement étouffé sous le poids de la peur trahissaient sa souffrance.

Le poids d'Omar était si léger, comme s'il avait laissé derrière lui une part de son âme.

Dans l'hôpital de fortune, le chaos ressemblait à la fin du monde. Les médecins épuisés se déplaçaient parmi les corps comme s'ils tentaient de colmater une brèche dans un navire en train de sombrer. Le médecin observa la jambe d'Omar avec un regard empli de désespoir et de tristesse. La décision d'amputer était inéluctable, tranchante comme la lame d'un couteau, impitoyable et indifférente à la douleur.

Devant la salle d'opération, la mère attendait, pareille à une statue de cendres. Un visage pâle, des yeux flottant dans une obscurité profonde. Ses pensées erraient entre le passé et l'avenir. La nouvelle lui parvint comme un coup de marteau résonnant dans son esprit. Elle s'effondra sur ses genoux, comme si la terre l'avait trahie et qu'elle n'avait plus la force de se tenir debout. Ici, il n'y avait pas de place pour les larmes ; sa douleur était trop grande pour être exprimée par des pleurs.

2

“L’Enfant qui souleva le ciel d’une seule main”

Il était témoin de l’histoire. Malgré toute sa sagesse, il n’a pas pu prononcer un mot

Le matin de ce jour-là était dépourvu de toute tranquillité. Le soleil à peine filtrant à travers les nuages lourds semblait hésiter, comme s'il craignait de regarder ce que la guerre tentait de cacher au monde. Dans la ville de Jéricho, la vie continuait en son absence, des corps et des rêves éparpillés dans les coins des maisons détruites, comme si le temps s'était arrêté au moment d'une bataille dévastatrice.

Ce jour-là, Riham tenait la main de sa petite sœur, tandis qu'elles saluaient timidement le soleil qui perçait les nuages, comme s'il jouait à un vieux jeu de cache-cache avec elles. Sur le mur délabré de la maison, Riham traçait des dessins à la craie : une fleur rouge, un arc-en-ciel, et deux oiseaux volant vers quelque chose… peut-être vers la paix. Elle savait que la guerre était présente, mais ignorait que le toit protégeant ses dessins deviendrait demain une partie d'une mémoire brisée.

La terre trembla sous leurs pieds, comme si le ciel lui-même s'était lavé le visage de sang, et l'enfer explosa devant elles. Un bombardement retentissant illumina le ciel de la ville, envoyant tout sur son passage dans un chaos absolu, tel un vent emportant les branches des arbres.

Puis, en un instant, toute la dimension de l'univers s'inversa. Le toit s'effondra sur leurs têtes, les murs explosèrent autour d'elles, tombant plus vite qu'un clin d'œil. Les petites mains de Riham se cramponnèrent à tout ce qui restait de la réalité, sans savoir que son cœur, ce jour-là, commencerait à se transformer en une pierre solide, vibrant avec un courage que personne ne pourrait comprendre.

Tandis que les pierres s'écrasaient autour d'elles et que le son de la mort se rapprochait, les yeux de Riham ne captèrent qu'une seule image : sa petite sœur, le nourrisson, coincée sous les décombres, ses jambes suspendues dans le vide, son corps tout entier se penchant vers le bas dans cet espace exigu qui était devenu leur dernier foyer. Ce fut ce moment profond où le monde se sépara de lui-même.

Au milieu de ce chaos, où les décombres tombaient autour d'elles comme une tempête, le seul murmure dans le cœur de Riham était : "Je ne te laisserai jamais." Son cœur ne portait que l'espoir pur que sa sœur devait rester en vie.

Le sang recouvrait ses doigts fins, mais il n'y avait aucune douleur. Sa

petite main, presque fondue de fatigue, soulevait sa sœur parmi les débris, et elle luttait de toutes ses forces pour la sortir de ce cœur de la mort qui les engloutissait lentement.

À cet instant, ses petites mains, qui portaient sa sœur sous les décombres, ressemblaient à des épées plantées dans les profondeurs de l'ennemi, au moment décisif. Bien que la vie s'effondrait devant ses yeux, ses mains ne tremblèrent pas une seule seconde.

“Je ne te laisserai pas,” c’était la promesse de Riham à sa sœur, même si cela devait coûter sa propre vie. Son cœur était plein de vie, tandis que la mort s’approchait, et sa vie semblait se fondre dans les décombres. À chaque instant qui passait comme une vague déchaînée, Riham ne pensa même pas à elle-même, car l’instinct maternel que Dieu a mis en la femme s’était manifesté dans le comportement de Riham à cet instant.

L’arrivée des sauveteurs ne fut pas seulement pour sauver les deux enfants, mais pour être témoins de la tentative de sauvetage la plus courageuse dans l’histoire de la guerre syrienne, voire de l’histoire du monde entier. Ils étaient témoins d’un miracle vivant. La petite fille, dont les pieds semblaient à peine la soutenir, tenait encore sa sœur avec des mains brisées par les débris, et les éleva avec un héroïsme qui entrerait dans les annales de l’histoire.

Chaque pas que faisaient les sauveteurs vers leur sauvetage faisait accélérer la respiration de Riham. Elle était le seul espoir parmi les décombres.

Ruqayya fut emmenée d’urgence, mais son corps épuisé ne put supporter le poids de la bataille qu’elle avait menée. Quelques heures plus tard, tandis que ses blessures lui volaient la vie, Ruqayya s’éteignit comme s’éteignent les héros dans les légendes de la terre. Son âme quitta son petit corps, mais sa mémoire resterait plus immortelle que n’importe quel âge.

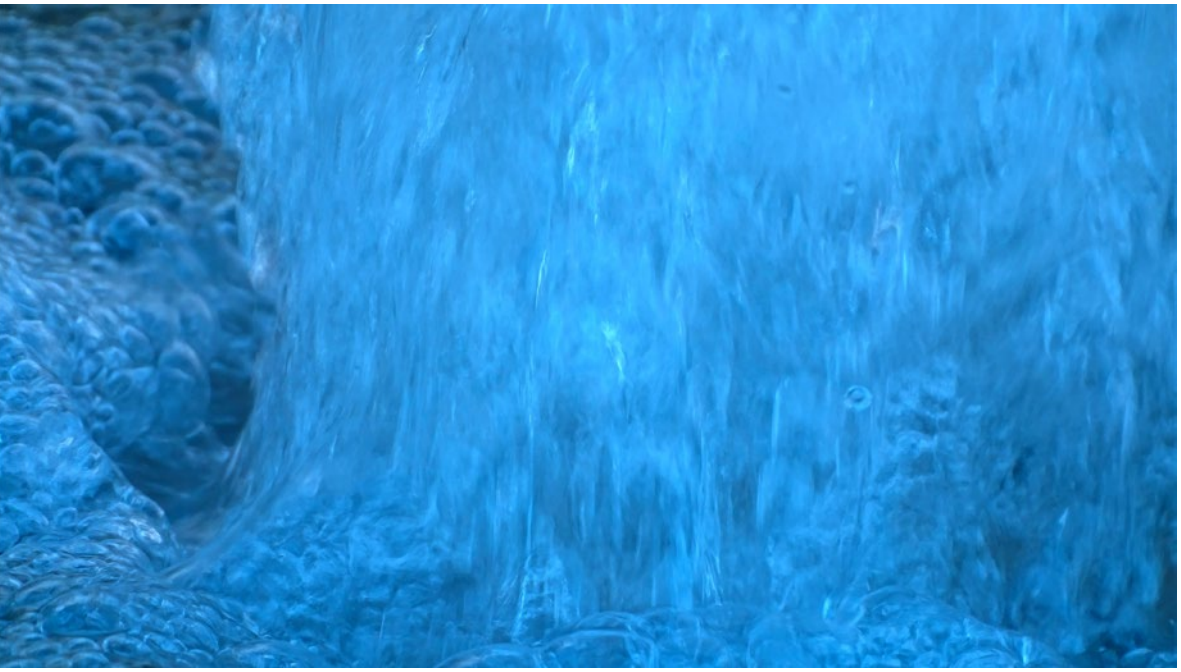
Comme Martin Luther King se dressa face aux armées du racisme aux États-Unis, proclamant son rêve d’un monde meilleur, Riham se tenait devant les ruines de son petit monde, combattant en silence et enseignant au monde comment écrire le courage avec de petites mains.

Bien que Riham soit partie, son âme vivante continuera d’illuminer notre monde, nous rappelant que le véritable courage ne réside pas dans la

force du corps, mais dans la force de l'âme et de la volonté. Dans cette dernière scène, Riham demeure l'incarnation de l'espoir qui ne se brise pas. Son histoire, comme celle des héros qui ont triomphé des épreuves dans les récits littéraires immortels, reste une source d'inspiration qui ne meurt jamais. Et sa mémoire vivra dans nos cœurs, nous murmurant à l'oreille que le courage peut venir des endroits les plus fragiles, écrit par les mains des enfants qui affrontent la mort avec un amour incomparable.

3

Pas de condoléances pour les martyrs… C’est l’heure de devenir expert en souffrance



Vers le ciel, les âmes s’élancent, défiant la gravité de la terre

J’ai relancé la vidéo encore et encore, espérant apercevoir l’image de ma mère, de mon frère, de ma sœur parmi ces corps éparpillés sur les cinq minutes de la vidéo. À chaque fois que je la relançais, l’odeur de ma mère devenait plus forte. À chaque souffle de cette odeur, mon estomac se serrait, mon cœur battait plus vite, et mes yeux se couvraient d’un voile, éclatant en larmes abondantes. Soixante martyrs et plus de cent blessés, c’est le premier bilan du massacre de ma ville. Soixante frères et sœurs, pères et mères, fils et filles que ma ville a perdus, une ville qui n’a pas encore enlevé son noir, car l’odeur du sang pur enlace encore celle de l’olivier et du tilleul, suite au massacre précédent qui a emporté onze martyrs, la plupart des enfants. Soixante martyrs parmi lesquels dix-neuf corps inconnus, et de nombreuses images de membres déchiquetés dont je sens l’odeur de ma mère.

Pendant un instant, j’ai cru qu’entendre la voix de ma mère apaiserait une partie de ma douleur et offrirait au cœur une dose de tranquillité disparue. Elle ne m’a pas demandé comment j’allais, comme elle le faisait toujours au début de chaque conversation téléphonique. Elle ne m’a pas dit combien elle me manquait, combien elle était impatiente de me voir, ni de me parler des enfants de mes frères et de leurs réussites scolaires.

Elle ne m’a pas parlé de la douleur dans son cœur, brisé par la perte de mon oncle martyr et de son corps déchiqueté. La seule chose qu’elle m’a dite, en pleurant, c’était :

“Je n’ai pas pu pleurer, aucune larme n’a coulé... elle n’a pas crié, elle n’a pas hurlé. Son cœur a brûlé pour son fils, son cœur a brûlé pour toi, Youssef, mais aucune larme n’est tombée. Parle-lui, mon fils, peut-être que si elle entend ta voix, cela soulagera sa douleur, et ses larmes tomberont, et son cœur se calmera.”

Oui, je peux imaginer la scène, dans une certaine mesure. Je suis encore, après tout, comme un de ses enfants.

Dans sa petite chambre, aux murs épais en terre et aux fenêtres grandes et basses, sous la photo de son mari défunt, elle a placé ce qu’il restait du corps de son premier-né.

Ses frères et sœurs, sa femme et ses enfants, ainsi que les femmes du quartier se sont rassemblés autour du corps, le pleurant, hurlant et gémissant. Elle était assise près de la tête de son fils, son corps frêle se

balançant de façon inconsciente, sa main droite sur sa joue, accentuant les rides creusées par le temps. Son esprit se promenait, remontant trente ans en arrière, lorsque son fils ramperait derrière le petit agneau, défiant le combat du front.

L'agneau acceptait le défi, bondissait à droite et à gauche, puis se jetait contre la tête de son fils, qui riait aux éclats, courant, se rendant à la défaite qu'il aimait plus que son délicieux repas. Puis il se jetait dans ses bras, après avoir ressenti une légère douleur à la tête, se livrant à des mouvements enfantins, augmentant ainsi les battements de son cœur, qui lui offrait un baiser sur le front et un câlin pour effacer la fatigue de la journée, cette fatigue des jeux d'enfance.

Un léger sourire apparut sur ses lèvres gercées et sèches, perdu dans le cri lointain. Une autre femme l'enlaça pour la consoler, la ramenant à sa douloureuse réalité.

Elle tourna la tête vers le corps, ses yeux, petits et ronds, cherchaient une explication. Des halètements entrecoupés résumaient l'écrasante douleur de son cœur fatigué. Un gémissement s'échappa, laissant s'échapper ce qu'il restait de son âme, qui s'agrippait à ce corps. Elle se remit à balancer son corps d'avant en arrière, laissant à l'âme le soin de se nourrir de la mémoire du garçon. Il n'y a pas de temps pour les mots maintenant, pas de temps pour les prières. Il n'y a pas de consolation dans la mort des martyrs. C'est le temps de maîtriser la douleur. C'est le temps de devenir un expert dans la souffrance.

4

Les Psaumes de la Guerre et la Chanson de la Terre

Peu importe comment tu le comprends, la vérité est que, à cet instant, la mer et le ciel se sont déchirés.

Il courba son dos et avança d'un pas rapide et mesuré, comme si la terre elle-même lui offrait son chemin, ou comme si elle se préparait à être son linceul, l'accueillant avec une promesse silencieuse qu'elle le recouvrirait. Le battement de son cœur était un rythme de guerre, une mélodie à laquelle il dansait dans l'ombre de la mort. Derrière un tronc d'olivier centenaire, il se haussait, ajustant son arme, et sentit, un instant, la texture rugueuse du tronc contre son corps jeune, une étreinte douce et protectrice, comme celle d'une mère, craignant le malheur pour son enfant, tout en sachant qu'elle ne pouvait le protéger de tout.

Il ferma les yeux, prit une profonde inspiration, remplissant ses poumons de poussière et de l'odeur de la terre humide, l'odeur du pain fraîchement cuit, et cette senteur si douce des cheveux de ses jumeaux, des enfants qu'il chérissait, de leur mère si jeune, si douce. Il tenta d'ouvrir les yeux, mais ils se refusèrent à lui avant qu'il ne se souvienne du dernier baiser déposé sur les mains de sa mère, sur son front, dans une dernière prière silencieuse avant de quitter la maison, une prière pour la victoire, ou pour le martyre, l'un ou l'autre, tout était accepté.

Mais le bruit des balles brisa l'instant de calme.

Il sursauta, comme si le monde s'était effondré autour de lui. Les bruits de la guerre l'engloutirent, lui coupant le souffle. Les cris de détresse se mêlaient aux éclats de l'artillerie, et l'odeur de la poudre et du sang remplissait l'air. Autour de lui, la terre semblait trembler sous les hurlements de ceux qui avaient perdu tout espoir, les gémissements des enfants piégés dans des ruines, les soupirs des hommes brisés, et les appels désespérés des femmes. Chaque son lui perçait l'âme, chaque cri le ramenait à un passé qu'il ne pouvait oublier, à un combat qu'il devait mener, non pas par désir, mais par devoir, par la nécessité de défendre ceux qui ne pouvaient se défendre.

Quand il tourna la tête, son regard se fixa sur le corps étendu dans la poussière, baignant dans une mare de sang qui grandissait à chaque seconde. Ce corps, il le connaissait bien, c'était son frère d'arme, son camarade de toujours, celui qui partageait les rations de pain, les rires, et les rêves. Un instant, tout s'arrêta. Le temps se suspendit comme figé dans une étreinte silencieuse. Les bruits disparurent, et il ne fut plus capable d'entendre que les battements de son propre cœur, qui tambourinaient dans sa poitrine comme pour lui demander : Ai-je pris trop de temps ? Suis-je arrivé trop tard ?

Puis, il se leva, comme un géant libéré de ses chaînes. Un mard brisé, son corps s'élança, traversant l'espace avec la rapidité d'une balle tirée. Il ne ressentit même pas la douleur de la balle qui traversa sa main, car un froid apaisant se répandit en elle, comme si la main de Dieu venait la toucher, effaçant toute souffrance.

"Allah Akbar!"

Ce cri, ce rugissement puissant, fit éclater le ciel. C'était une prière, un serment, une promesse à la terre elle-même. Chaque pas semblait faire trembler le sol, chaque mouvement était un hommage aux âmes tombées, aux martyrs qui avaient sacrifié leurs vies pour la liberté, pour la dignité, pour l'espoir. La terre, tremblante sous ses pas, s'ouvrait comme une mère prête à accueillir les âmes qui se sacrifiaient pour elle.

Il ne sentit pas la balle qui pénétra son torse. Mais, il ressentit la brise du ciel s'ouvrir, comme un chemin vers l'infini, comme une lumière éclatant dans les ténèbres. Il n'y eut plus de douleur, juste une légèreté, une sensation de vol, comme si son âme se détachait de son corps pour s'élever.

Il tomba, mais pas seul. Il tomba sur son frère, son ami, son compagnon de toujours, pour le protéger même dans la mort. Le corps se souda à son frère, le sang se mêla au sang, et leurs âmes s'entrelacèrent dans une étreinte éternelle. Ensemble, ils entamaient leur voyage vers les cieux.

Et là-haut, les anges souriaient, les portes du paradis s'ouvraient en grand, prêtes à accueillir ces deux âmes courageuses qui avaient choisi de mourir pour que d'autres puissent vivre.

5

Derniers murmures de la rivière

Un fragment de lumière resté debout après le passage de la perte.

Sur la rive de la frontière syro-turque, là où la rivière blanche danse entre les rives de la terre, et où les citronniers enlacent le ciel avec leurs branches dispersées comme les mains des rêveurs, se trouvait une petite maison, composée de deux chambres, bâtie sur une terre pauvre, une cour modeste, au centre de laquelle se trouvait un meuble ancien, un canapé en bois portant quelques éponges usées qui ressemblaient aux vestiges d'un temps révolu. Dans cette cour, par une nuit froide de janvier, comme les jours n'auraient pu en supporter davantage, sitôt assise, Intissar fixa le vide, un vide dont les seules limites étaient celles du ciel infini devant elle. L'air était immobile, comme si le temps s'était arrêté. Pourtant, dans son cœur, soufflait une tempête invisible, une tempête qui détruisait et bâtissait à la fois. Il y avait une étrange sensation qui perçait son âme, la faisant sentir comme si son esprit percevait ce qui se cache derrière les voiles, derrière ce silence total qui enveloppait l'endroit.

La veille de la bataille, Ibrahim se tenait devant elle, ses yeux brillant d'un mélange de nostalgie et de détermination, son cœur tendu vers les souvenirs de leurs moments passés, comme si ils se trouvaient dans une scène d'un vieux temps dont le feu n'était pas encore éteint. Il l'appela d'une voix pleine de tendresse et de résolution, " Intissar".

Elle sourit, malgré l'inquiétude qui dévorait son cœur, mais elle sourit, ce sourire qui dissimulait une profonde tristesse, la tristesse d'une mère qui ne parvient pas à voir le visage de son fils dans les moments de séparation.

"Pourquoi ne m'as-tu jamais appelée maman ?" lui demanda-t-elle, cherchant à graver ses traits dans sa mémoire, comme si elle voulait en faire une image à conserver pour toujours.

Il rit doucement, comme un homme qui sait que la perte est proche, mais qui l'affronte avec calme, et dit : "Parce que tu n'étais pas simplement une mère, tu étais mon amie, mon refuge, tu étais toujours plus qu'un simple titre. Intissar, c'est le nom qui te convient, car tu étais mon soutien dans cette vie."

Elle prit sa main, la serra contre son cœur, comme si elle voulait y contenir le monde entier, puis dit : "Oh mon cœur, et l'âme de mon cœur, si tu dois partir, reviens-moi sain et sauf, ou ne me laisse pas t'attendre trop longtemps, car la vie sans toi devient une obscurité totale."

Il la regarda, comme si ce regard portait tout ce qu'il ne disait pas, com-

me si son âme entière cherchait à toucher la sienne. “Si je suis martyr, ne pleure pas trop, mais plante-moi un olivier, car les martyrs ne meurent pas, ils restent dans la terre, dans les racines, dans les feuilles qui touchent le ciel.”

Elle secoua la tête en silence, incapable de prononcer un mot, et se contenta de l’enlacer longuement, comme si elle voulait le protéger d’un destin qui avait été écrit depuis l’aube des temps, dans le livre du destin, un destin qui ne pouvait être modifié.

Dans la ville de Salamiya, où les avant-gardes de l’armée libre étaient présentes dans la bataille de la libération de l’humanité, Ibrahim se tenait dans l’obscurité totale, son fusil dans une main, et dans l’autre, la certitude que la liberté méritait des sacrifices. Entre lui et le ciel, des fils de feu, des obus tombant comme des langues de l’enfer léchant la terre. Il leva les yeux vers le ciel, et dans son obscurité, il lut son destin écrit.

“ Intissar, pardonne-moi et excuse mon manquement...” dit-il d’une voix basse, comme si les mots sortaient de ses lèvres chargés de regrets et de silence. Il ferma les yeux lentement, comme s’il voulait échapper un instant à la réalité qui l’entourait, laissant ses pensées se perdre dans l’espace des souvenirs, où ses jours étaient plus simples et moins douloureux. Mais dans ces souvenirs, il ne trouva qu’une vague de tristesse, des espoirs perdus dans le tumulte des jours, et un rêve englouti par les soupirs de la déception. Soudain, ces moments accablants furent brisés par une explosion d’obus qui tomba près de lui, avec une violence insupportable, comme si la terre elle-même avait explosé sous ses pieds.

Bien qu’il ait participé à de nombreuses batailles et que la guerre fasse désormais partie de son être, cette bataille de cette nuit-là était différente, d’une manière qu’il ne pouvait expliquer. Tout semblait anormal : les yeux des amis n’étaient pas comme il les avait toujours vus, et l’air était plus saturé de l’odeur de la mort qu’à l’accoutumée. La ville bouillait sous le poids des bombardements, et le ciel était en feu, rouge comme du sang, comme pour témoigner d’une tragédie sans fin.

Alors qu’il se préparait à attaquer l’un des postes avancés du régime criminel, le ciel s’illumina soudainement. Un missile d’un avion de chasse déchira le ciel comme une météorite enflammée, illuminant la nuit

avec une violence amère. À ce moment-là, il sentit comme si le temps s'était arrêté, comme si ce moment était celui qui déterminerait son destin, et celui de tout ce qu'il avait cru.

"Protégez-vous !" cria-t-il de toutes ses forces, mais le destin fut plus rapide que ses jambes, et la bombe tomba exactement là où il devait être.

Au même instant, à Bakfla, Intissar posa sa main sur son cœur, poussa un cri comme si une main invisible lui arrachait son âme, puis se figea sur place. La voix d'Ibrahim n'était pas audible, mais elle était là, résonnant entre ses battements de cœur, battant dans sa poitrine sur un rythme nouveau, celui de la perte irrémédiable.

Des moments de silence absolu passèrent, comme si la terre elle-même hésitait à recevoir la nouvelle. Sans conscience, elle se dirigea vers la rive du fleuve, là où s'était tenue leur dernière conversation, où sa voix flottait encore dans l'air, et où ses mots se répétaient entre l'eau et les arbres. Elle s'assit au bord de la rive, ferma les yeux, mais elle n'était pas seule. Elle écouta les murmures du fleuve, le bruissement des arbres, comme si toute la nature pleurait, murmurant la nouvelle qu'elle n'avait pas besoin d'entendre pour y croire.

Elle sortit son téléphone, son numéro était gravé là, seul, comme s'il n'y avait rien d'autre. Elle appuya sur appeler, attendit, puis tenta à nouveau, encore une fois. Mais le téléphone ne sonna pas. Aucun écho, aucune réponse, aucune vie à l'autre bout. Alors, elle comprit que les arbres ne mentent pas, et que la nature, qui l'avait autrefois embrassé, fut la première à lui dire adieu.

Le lendemain, la nouvelle fut confirmée officiellement. Son fils était devenu martyr. Elle ne cria pas, ne pleura pas, ne s'effondra pas comme tout le monde s'y attendait. Elle se leva, se dirigea vers le lieu où elle avait suspendu son vieux chapelet, le prit comme un fil de sauvetage, puis le posa sur sa poitrine en murmurant son nom. Elle savait que le martyr ne meurt pas, mais elle était une mère, et une mère ne supporte pas l'absence de ses enfants.

À Salamiya, le sang nourrissait la terre, mais cela n'était pas sans prix. Avant que le soleil ne se couche le jour suivant, les chaînes se brisèrent, le régime tomba, et les drapeaux de la liberté flottèrent dans le ciel de la ville qui avait tant souffert. Comme si le sang d'Ibrahim avait été la clé finale, comme si sa mort avait été le fil qui tissait un nouveau

matin.

Voici Bakfla, où la rivière blanche enlace ses rives, et où les oliviers écoutent le murmure du vent, disant adieu à Ibrahim sans le voir, sentant sa présence dans son absence, comme si la terre elle-même conservait son dernier empreinte. Cette nuit-là, Intissar s'assit près de sa fenêtre, sans pleurer, sans s'effondrer, mais écoutant l'écho de sa voix dans son cœur, l'exhortant à la patience, à rester, à le porter avec elle à chaque pas.

Ibrahim n'était pas simplement un fils, il était une note dans le chant de la révolution, et son sang était l'encre avec laquelle l'aube écrivit sa dernière promesse. À Salamiya, là où son sang se mêla aux rêves des opprimés, sa mort n'était pas vaine, mais le dernier coup porté dans le cercueil de l'injustice, et sa voix, même coupée, résonnait dans les ruelles de la ville libérée, sur chaque mur où était inscrit "liberté", et sur chaque drapeau qui flottait au rythme d'une victoire qui avait tardé mais qui était arrivée.

Postface
Écrire pour ne pas mourir deux fois

Personne ne revient de la guerre tel qu'il est parti. Même ceux qui n'ont pas porté les armes, ceux quise sont contentés d'écrire des noms sur les murs ou de porter leur voix à l'intérieur de leur tête…

reviennent diminués. Nous sommes les rescapés de choses dont nous ne savons pas si elles ont réellement eu lieu, ou si l'esprit les a inventées pour rendre la survie plus supportable.

Ce livre n'est pas seulement un récit de la mémoire, mais une question suspendue en elle. Une question sur le sens du salut, sur la possibilité de s'exprimer lorsque la langue elle-même est soumise à la torture, gardée par des mots interdits. L'écriture peut-elle être un témoignage ? Et le témoignage suffit-il lorsque la justice est impossible et l'oubli une fin ?
Ce que j'ai essayé de faire ici n'est pas de rassembler des histoires, mais de leur donner un autre corps, une autre extension. Les histoires ne meurent pas lorsqu'elles sont écrites ; mais elles ne vivent que si elles trouvent un lecteur prêt à se taire devant leur majesté, et non à les consommer. C'est ce que
j'espère pour ce travail : qu'il ne soit pas lu comme une littérature sur la guerre, mais comme une trace d'elle.

Dans ce livre, il y a ceux qui sont morts en s'étranglant avec une phrase qu'ils n'ont pas pu prononcer.
Et il y a ceux qui sont restés en vie pour porter cette phrase jusqu'à son terme. Entre les deux, il y a moi. Je n'ai pas écrit parce que j'étais le meilleur d'entre eux, mais parce que ma voix peut encore passer entre les fils de la mémoire, entre les frémissements du cœur chaque fois qu'une porte de fer est frappée. Et parce que celui qui a écrit est un être humain, non un historien, vous trouverez entre les lignes hésitation, trouble, colère, et peut-être quelque chose qui ressemble à la honte. Ce sont là les composantes de celui qui survit : non pas l'héroïsme, mais une fragilité palpitante qui n'a pas honte de se montrer.

Je souhaite que ce livre soit lu dans dix ans, vingt ans, dans une salle de classe ou sur une table de café ; non pas seulement comme un souvenir, mais comme une cicatrice collective, comme une partie d'une mémoire plus vaste de l'humanité. Ce livre ne veut pas se venger, mais rappeler — non seulement
l'événement, mais le fait que nous avons été des êtres humains malgré tout ce

qu'on voulait que nous
devenions.

À la fin, s'il ne devait rester de tout cela qu'une seule phrase, qu'elle soit celle-ci :
Celui qui a témoigné sans écrire est mort deux fois.

Ebrahim Mahfoud

Soutenir la diffusion du livre

Si ces pages vous ont touché, si elles ont marché un instant à vos côtés, ou murmuré quelque chose à votre cœur, ne les gardez pas pour vous. Laissez-les voyager, comme voyagent les prières silencieuses, comme voyagent les larmes que l'on n'ose pas essuyer, comme voyagent les histoires qui refusent de mourir. Offrez-leur d'autres mains, d'autres regards, d'autres consciences, afin qu'elles poursuivent leur chemin dans le monde, portées par la compassion et la mémoire.

Ce livre n'a pas été écrit pour rester immobile sur une étagère. Il est né pour circuler, pour franchir les frontières, traverser les langues et les distances, pour atteindre ceux qui n'ont jamais entendu ces voix, et ceux qui en ont besoin pour ne pas oublier. Il existe pour être lu, transmis et partagé comme on partage une responsabilité humaine : celle de ne pas laisser la douleur sombrer dans l'oubli.

Et si la transmission de ces voix est l'essentiel, tout soutien matériel reste secondaire.

Il n'est jamais demandé que comme un prolongement humain de cette démarche.

Celui qui le souhaite, et selon ce que son cœur et ses moyens lui permettent, peut contribuer non par obligation, mais par solidarité, afin de soutenir les projets à venir de l'auteur, et permettre à ces histoires de continuer à vivre et d'atteindre le plus loin possible.

Pour toute contribution ou contact :

ibrahimmahfod77@gmail.com

https://paypal.me/EbrahimMahfoud

Ebrahim Mahfoud est écrivain et journaliste syrien, témoin de la mémoire de son pays.
À travers l'écriture, il cherche à préserver la voix de celles et ceux qui ont été réduits au silence, et à transformer la douleur en trace humaine plutôt qu'en oubli.
Ce livre est né d'une nécessité intérieure : celle de ne pas laisser les histoires mourir deux fois.